

Géry Coomans

## Bernard Palissy : constructiviste ?

*« Je ne t'ai donné ni place déterminée, ni visage propre, ni don particulier, ô Adam, afin que ta place, ton visage et tes dons, tu les veuilles, les conquières et les possèdes par toi-même. La nature enferme d'autres espèces en des lois par moi établies. Mais toi, que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. Je t'ai mis au milieu du monde, afin que tu puisses mieux contempler autour de toi ce que le monde contient. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, souverain de toi-même, tu achèves ta propre forme librement, à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur. Tu pourras dégénérer en des formes inférieures, comme celle des bêtes, ou régénéré, atteindre les formes supérieures qui sont divines. »*

Pic de la Mirandole, Discours sur la dignité de l'homme, 1486<sup>1</sup>.

Céramiste célèbre, huguenot et « philosophe naturel » de la Renaissance, Bernard Palissy est aussi considéré comme un pionnier de la géologie, de l'agronomie, de la minéralogie, de la pédologie, de la cristallographie, de l'hydrologie, de la paléontologie, de la chimie. Il fut vénéré comme génie par Buffon, Cuvier et Saint-Hilaire. Faujas de Saint-Fond, géologue et collaborateur de Buffon, réédita Palissy en 1777, le considérant comme « l'un des plus grands génies que la France ait produits »<sup>2</sup>. La Convention vota l'érection d'un buste à sa mémoire. Lamartine le considéra comme « un des plus grands écrivains de la langue française » en un XIXe qui s'enticha du personnage<sup>3</sup>. Balzac en fit un personnage de roman<sup>4</sup>, Michelet un saint, son gendre une biographie, A.-E. Fragonnard un tableau, et le manuel républicain une image d'Epinal de la persévérance<sup>5</sup>. On aura nommé un lycée à son nom, et quelques écoles d'art. Un jour, un film lui sera consacré, tant la légende de Palissy s'y prête.

Bernard Palissy est né en 1510 dans l'Agenois. Il apprend, de son père croit-on, la peinture sur verre. Il voyage plusieurs années en France et, en 1539, établit son atelier de céramiste à Saintes. Il découvre, apparemment chez un protecteur de retour de Ferrare, les émaux, dont il mettra près de quinze ans à percer le secret. En 1543, lors des révoltes de la gabelle, Palissy devient géomètre arpenteur et lève les plans des marais de Saintonge - ce qui élargira sa connaissance des eaux, et le cercle de ses protecteurs. Il se convertit au protestantisme en 1546.

### La légende de Palissy

Suivent les années héroïques qui feront la légende de Maître Bernard. Broyant des pierres, composant ses vernis et ses poudres, faisant ses essais de cuisson chez des potiers, puis des verriers, et puis dans ses propres fours successifs, l'homme famélique qui « *taste en ténèbres* » finira par

enfourner « *tables et plancher* » - ces « tables » dussent-elles n'être que des planches<sup>6</sup> - pour arriver au bout d'une nouvelle cuisson. Relisons, dans cette dizaine de pages épiques<sup>7</sup> :

« *J'ai été plusieurs années que n'ayant rien de quoi faire couvrir mes fourneaux, j'étais toutes les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir aucun secours, aide ni consolation, sinon des chats-huants qui chantaient d'un côté et les chiens qui hurlaient de l'autre. Parfois il se levait des vents et tempêtes qui soufflaient de telle sorte le dessus et le dessous de mes fourneaux que j'étais contraint de quitter là tout, avec perte de mon labeur, et me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moi, à cause des pluies qui étaient tombées, je m'en allais coucher à la minuit ou au point du jour accouré de telle sorte comme un homme que l'on aurait traîné par tous les bourbiers de la ville, et m'en allant ainsi retirer, j'allais bricollant sans chandelle en tombant d'un côté et de l'autre comme un homme qui serait ivre de vin, rempli de grandes tristesses* ». (DA p. 496).

Pourquoi cette épopée a-t-elle tant ému ? Parce que Palissy fut habile à construire son propre mythe, décrivant sa quête dans les termes du parcours initiatique ? Certainement, pour partie. Et pour partie aussi parce que l'âge romantique du XIXe devait sur-réagir à cette image prométhéenne. Mais plus fondamentalement, cela tient à quelque chose qui est de tous les temps, étant d'ordre anthropologique : le héros ne nourrit pas notre obsession compulsive de mettre des causes pour mettre de l'ordre dans le monde, mais il donne figure à l'humaine liberté. Le héros est l'anti-déterminisme, l'anti-cause. Il est son œuvre à lui-même, un moment de l'invention de l'humanité par elle-même. Il offre la plénitude du projet abouti, prémisse d'infinitude. Au besogneux « *cogito ergo sum* », il oppose un tonitruant « *heros ergo sum* ». Complétude du faire contre inquiétude du savoir. Contre toute destinée, le héros offre de nouveaux précédents à l'insoumission, et nous fait échapper à la finitude.

La fin des années 1550 furent, pour Palissy, celles des commandes et du succès. En 1555 (ou 1556 ?), Henry II lui-même aurait visité ses ateliers. En 1562, il obtint le titre d' « Inventeur des rustiques figulines du Roy et de Monsieur le Connétable ». Emprisonné la même année comme huguenot et libéré après l'édit d'Amboise de mars 1563<sup>8</sup>, il publie son premier ouvrage majeur<sup>9</sup> – sans doute rédigé en prison : la *Recepte véritable*, tiré à 1500 exemplaires. Plusieurs thèmes de la *Recepte* seront repris, en 1580, soit dix-sept ans plus tard, dans les *Discours Admirables*. Il « monte » bientôt à Paris en 1563, invité par Catherine de Médicis à réaliser une grotte dans les jardins des Tuileries (les traces de son atelier y seront retrouvées<sup>10</sup>). En 1572, il survit à la Saint-Barthelémy, sans doute grâce à la protection de Catherine de Médicis, et s'enfuit à Sedan, la principauté protestante où de nombreux huguenots cherchent refuge. A partir de ce 24 août 1572, les persécutions se propagent en province et dureront jusqu'en octobre. L'historiographie parle de 5 à 30.000 morts.

Il faut rappeler que cette mobilité de Palissy est aussi celle d'un artisan, devenu artiste reconnu mais toujours dépourvu de lien terrien. C'est aussi la mobilité de ceux qui allaient disséminer leurs talents loin de la répression religieuse – ouvriers et artisans, marchands et financiers des Flandres, de Liège, d'Italie du Nord, de Séville ou de Lisbonne, partant qui vers les Pays-Bas, qui vers l'Angleterre ou l'Ecosse, qui vers l'Europe du Nord, qui vers les Amériques.

## La convocation des savants

Revenu à Paris en 1575 – mais en gardant apparemment un pied à Sedan – notre potier savant de Saintonge prend une initiative singulière : par « *affiches aux carrefours de la ville* », il convoque la société savante pour susciter la contradiction à ses théories. Il veut « *assembler les plus doctes médecins et autres* », en leur promettant de « *monstrer en trois leçons tout ce que j'avais conneu des fontaines, pierres, métaux et autres natures* ». Et d'ajouter : « *afin qu'il ne s'y trouvast que des plus doctes et des plus curieux, je mis en mes affiches que nul n'y entroit qu'il ne baillast un escu à l'entree desdites leçons, et cela faisoy-je en partie pour voir si par le moyen de mes auditeurs je pourois tirer quelque contradiction, qui eust plus d'assurance de vérité que non pas les preuves que je mettois en avant : sachant bien que si je mentois il y en aurait des Grecs et Latins qui me resisteroyent en face, et qui ne m'espargneroyent point, tant à cause de l'escu que j'avais pris de chacun, que pour le temps que je les eusse amusez* ». Au demeurant « *j'avais mis par mes affiches que partant que les choses promises en icelles ne fussent véritables, je leur rendrais le quadruple* » de leur écu d'entrée (DA pp. 434-435). Et de se vanter que « *jamais homme ne me contredit d'un seul mot* » - mais faut-il le croire sur ce point ? Il organisa ces conférences d'abord en 1575-76, et à nouveau en 1584.

Parmi les habitués de ces ... conférences-débats, Ambroise Paré, chirurgien du roi, est le plus fameux – et il l'était déjà à l'époque : comme Palissy, huguenot autodidacte ne sachant ni le grec ni le latin, et comme Palissy né en 1510 et mort en 1590, et comme Palissy adepte de l'expérimentation en dehors des catégories a priori. Assistèrent aussi, outre le sculpteur Barthélémy Prieur, de nombreux médecins, dont plusieurs illustres en leur temps pour soigner de grands personnages – les médecins étant alors les plus gourmands de « philosophie naturelle ». Il a été conjecturé, et de manière insistante, qu'un jeune Francis Bacon (1561-1626), présent à Paris de 1576 à 1579 comme assistant de l'ambassadeur anglais Sir Amyas Paulet, aurait assisté à ces conférences de Palissy, et aurait fait de Palissy cet « Unknown Stranger » donnant la leçon de la méthode expérimentale<sup>11</sup>. On ne saura sans doute jamais le fin mot du contact direct entre Palissy et Bacon : ALLBUT T note qu'il semble « inconcevable » que Bacon n'ait pas voulu assister à ces conférences qui faisaient courir le beau monde parisien. Mais pour l'épistémologie, il y a évidence : la relation entre d'une part la méthode appliquée et revendiquée par Palissy, artisan broyeur de pierres et observateur de génie, analyste fébrile et « *tastant dans les ténèbres* » des effets du feu sur ses poudres de pierre, critique acerbe des théories préconçues et d'autre part la méthode du Novum Organum de Francis Bacon, pourfendeur des catégories a priori que nous appliquons au monde (soit les « anticipations » arbitraires dont nous affublons l'objet étudié) et défenseur de la méthode inductive, cette relation est de l'ordre de la très évidente proximité. Pour l'un comme pour l'autre, l'expérimentation n'est pas ce qui vérifiera une théorie (comme le voudront les protocoles de l'expérimentation aveugle de la Royal Society à la fin du XVIIe), elle est ce par quoi la connaissance se construit : « *Les fautes que j'ay faites en mettant mes esmaux en doze, m'ont plus appris que non pas les choses qui se sont bien trouvées : parquoy je suis d'avis que tu travailles pour chercher laditte doze, aussi bien que j'ay fait, autrement tu aurois trop bon marché de la science, et peut estre que ce seroit la cause de te la faire mépriser* » (DA p. 497 – ceci étant aussi l'esquive de Palissy pour ne pas livrer ses secrets d'artiste).

Pour autant, n'allons pas parler de plagiat : l'argument, ici, n'est pas que ce n'était que rarement désigné à l'époque comme un péché. Ni qu'il soit avéré que Bacon citait particulièrement peu ses sources. Ambroise Paré répondit à des accusations de plagiat qu' « une chandelle fait a sa soeur d'elle prenant sa lumiere » <sup>12</sup>. Le fait est que l'esprit fort rapporte ce qui l'inspire, et c'est aussitôt farine moulue à son propre moulin. Et si Francis Bacon connaissait très certainement Roger Bacon, le grand défenseur de la méthode expérimentale du XIIe, rien ne suggère qu'il en ait été de même de Palissy.

En tout état de cause, une telle convocation au débat scientifique hors des institutions d'enseignement est, en 1575, sans précédent. Certes les académies, qui pouvaient ne fonctionner que de manière informelle à leurs débuts, se sont multipliées dans les villes du Quattrocento italien ou, au cours du XVIe, en France. Mais il s'agissait encore de belles lettres, ou de la culture des textes antiques. Convoquer son public pour débattre non de littérature, non de philosophie spéculative, mais de « philosophie naturelle », en l'occurrence de pierres, de métaux, de fossiles et de bonne fumure ( i.e. ce qu'on appellera plus tard les sciences naturelles) n'allait certainement pas de soi : on pourrait y voir le premier congrès scientifique – selon l'expression de T.C. ALBUTT [1913]. N'y aurait-il que cela, retenons déjà que ces discussions-là ne confortent pas la version courante d'une histoire des sciences qui placerait l'apparition de la rationalité scientifique» seulement au XVIIe, plutôt que dans une histoire longue. Les rationalités émergentes au XVIe – ou antérieures dans l'Italie du Rinascimento - sont autre chose que de simples prolégomènes à ce qui - et de ce qui - ne fleurirait véritablement qu'au XVIIe. Les rationalités émergentes au long du mal nommé Moyen Age et au XVIe ont produit une palette d'approches parmi lesquelles les siècles suivants allaient faire, sans doute, certains tris, plus certainement certains choix – dut-on y entretenir l'illusion cartésienne d'une *tabula rasa* excluant tout antécédent?

Dans cette convocation singulière affichée « par les carrefours » de Paris, on retrouve plusieurs traits constants de Palissy, où il y a tout à la fois du défi et de l'humilité. De l'humilité, parce qu'il cherche à s'enrichir de la contradiction qu'on lui apporterait et que c'est une manière de mobiliser les sources de savoir auxquelles il n'a pas accès. Avant de raconter son affichage « *aux carrefours* », il se justifie : « ...d'autant que ce sont matières hautes et connues de peu d'hommes, je n'ay osé me hazarder, que premièrement je n'eusse senti si les Latins en avoyent plus de connaissance que moy : Et j'estois en grand peine, par ce que je n'avois jamais veu l'opinion des philosophes, pour sçavoir s'ils avoyent escrit des choses susdites. J'eusse esté fort aise d'entendre le Latin, et lire les livres desdits philosophes, pour apprendre des uns et contredire aux autres » (DA p. 434). C'est là du pur Palissy : acceptons d'apprendre, mais méfions-nous tout de même des doctes ignorant tout du monde réel.

## Ni grec, ni latin

Et effectivement, on y trouve aussi beaucoup de défi par rapport à ces « Grecs et Latins » de la part d'un homme qui répète, des premières pages de la Recepte aux dernières des Discours admirables, que lui, « *simple artisan bien pauvrement instruit aux lettres* », n'est « *ne Grec, ne Hebreu, ne Poete, ne Rhetoricien* » (Rec. p. 92), ou qu'il est « *destitué de la langue latine* » (DA p246.) C'est un topos

dont Palissy n'est pas le seul à jouer. Ce topos permet de se démarquer des savoirs engoncés de la Sorbonne et, pour les artisans autodidactes, de revendiquer la dignité des leurs<sup>13</sup>. Dans l'opprobre adressé à la Sorbonne se mêlent évidemment celui adressé aux inquisiteurs et celui adressé à la scholastique décadente<sup>14</sup>. Rabelais, Etienne Dolet, Clément Marot et d'autres amateurs d'épigrammes de la Renaissance, avaient multiplié les ricanements sur les « sorbonistes » ou « sorboniques ». Palissy incrimine les « *Moines Sorbonistes, qui escumoyent, bavoyent* » (Rec. p. 211), étant ceux venus appuyer à Saintes la répression des huguenots hérétiques. Sur le plan de la religion, il développera d'autres critiques, sur lesquelles nous reviendrons.

Chez Palissy, ce dont il s'agit à titre principal n'est pas une posture, c'est une critique beaucoup plus élaborée du savoir traditionnel légué par les philosophes. Tout d'abord, il demeure bel et bien celui qui, en quinze ans de recherche des secrets de l'émail, a « *appris à faire l'alchimie avec les dents* » (DA p. 484<sup>15</sup>), et le revendique hautement. Il écrit ailleurs, à propos de l'alchimie – dont nous verrons qu'il récuse les formes magiques : « *car suyvant ce que j'en croy je m'en vay mettre la main à la plume, pour poursuyvre ce que j'en pense, ou pour mieux dire, ce que j'en ay appris avec un bien grand labeur, et non pas en peu de jours, ny en la lecture de divers livres : ains en anatomizant la matrice de la terre* » (DA p. 322).

On aura souvent cité le chaudron de maître Bernard: « *Veux-tu que je te die le livre des Philosophes où j'ay appris ces beaux secretz ? ce n'a esté qu'un chauderon à demy plein d'eau, lequel en bouillant quant l'eau estoit un peu asprement poussée par la chaleur du cul du chaudron, ...* » (DA p. 274) et suit, comme toujours chez Palissy, l'observation et le commentaire détaillés de ce qui se passe, du volume comparé de l'eau froide et de l'eau chaude, de l'énergie que cela implique, des analogies et rapprochements multiples que cela évoque. Le chaudron lui aura beaucoup servi, par exemple à dissoudre du salpêtre, à chauffer, à laisser refroidir, et puis à observer les solidifications, à analyser, à enrichir ce qu'il sait des sels minéraux, à faire évaporer pour étudier les reliquats (Rec. p. 117). Il aurait pu désigner, au lieu du chaudron, le four, où il a mis ses tessons, ses poudres et ses argiles, mais aussi, pour voir, des terres marneuses par exemple. Ailleurs : « *je n'ai point eu d'autre livre que le ciel et la terre* » (DA p. 427) – encore faut-il lire la suite, où Palissy dit ne considérer que « *les matières terrestres, par ce que je [n'ai] point étudié en l'astrologie pour contempler les astres* ». Ce qu'il faut entendre, à l'évidence, est qu'il ne veut étudier que le monde observable, plutôt que les catégories a priori dont la « philosophie » l'enveloppe.

Ceci vaut écho à ceux que notre potier savant qualifie d'« *anti-philosophes* » : « *ceux qui meritent plus d'estre appelez antiphilosophes que philosophes* » (DA p. 349). Ce qu'il reproche à ces « *grosses testes* » (DA p. 248) est simple, et fait les premières lignes de l'avertissement au lecteur des Discours admirables : « *Amy lecteur le desir que j'ay que tu prouffites à la lecture de ce livre m'a incité de t'avertir que tu donnes garde de enyvrer ton esprit de sciences escriptes aux cabinets par une théorique imaginative ou crochetée de quelque livre escrit par imagination de ceux qui n'ont rien practiqué, et te donnes garde de croire les opinionss de ceux qui disent et soustiennent que théorique a engendré la pratique. Ceux qui enseignent telle doctrine prennent argument mal fondé, disans qu'il faut imaginer et figurer la chose que l'on veut faire en son esprit, devant que mettre la main à la besongne* » (DA p. 249).

## Pratique et Théorique

Tant *l'Architecture et Ordonnance* que la *Recepte Véritable* et les *Discours Admirables* se présentent sous forme de dialogues entre deux intervenants – ce qui n'est pas original pour l'époque. Dans les deux premiers ouvrages, il s'agit de *Demande* et *Responce*. Dans les *Discours*, par contre les deux personnages sont inédits : il s'agit de *Théorique* et *Practique*, ce qui accentue d'emblée l'opposition des approches. Dans nombre d'échanges, l'opposition est factice, et Théorique ne sert alors qu'à relancer l'exposé, à faire affiner un détail ou à servir de simple faire-valoir. Mais l'opposition prend corps à chaque fois que Théorique, qui est là pour cela, ramène un savoir conventionnel que Practique contredira. Théorique convoque les « anciens », les « prédecesseurs », l'« opinion commune », ou celle d'« un si grand nombre de philosophes », de « grands personnages », de « philosophes antiques » ou « sçavants », les « magistrats », les « gens doctes ». Il aime opposer à Practique la multiplicité de l'opinion convenue : « plusieurs milliers d'hommes qui sont plus doctes sans comparaison que toi », « tant de milliers de médecins ». Le savoir de Théorique mobilise la tradition, les miracles admis, la pierre philosophale : « il n'y a pas jusques aux vieilles, qui ne tiennent un tel langage » (p. 281). Il respecte l'écrit et l'école : « Où est ce que tu as trouvé cela par écrit, ou bien di-moi en quelle école as-tu été, où tu puisses avoir entendu ce que tu dis ? » (p. 427). Théorique apparaît comme un dinosaure de la scholastique médiévale, fonctionnant sur les catégories a priori du savoir convenu, et s'étonnant qu'elles puissent ne pas épuiser la question. Comme le note M.-M. Fragonard, « Théorique est là pour avoir tort, pour être une grande bête, sans cesse rudoyée »<sup>16</sup>.

A Théorique, Practique répond « tu t'abuses », « es-tu encore si ignorant de croire cela ? », « comment es-tu encore en ces resveries ? », « tu ne trouves rien de bon si cela ne vient des Latins », et répond avec des enchaînements de faits observés, avec des arguments empiriques, et en procédant par analogie et par induction<sup>17</sup>. Entre Théorique et Practique, « la guerre est déclarée ... », poursuit M.-M. Fragonard, ajoutant qu'elle l'est « bien ailleurs que chez Palissy : elle traverse alors toutes les sciences, de la théologie à l'architecture, de la médecine à l'art des émaux. La Théorique fonde l'université, la Pratique tous les arts, l'une parle latin, l'autre parle français. ». Au demeurant, il est clair que cette guerre fait rage depuis le Trecento en Italie<sup>18</sup>. Il reste que dans ce basculement qui fait du XVI<sup>e</sup> un siècle de ruptures, Palissy est sans doute celui qui, en France, soutient cette querelle-là le plus gaillardement. L'entrain qu'il y met nourrit la qualité et la vivacité de son écriture. N'est pas d'un timide cette attaque de Practique qui se termine par : « Or va querir à présent tes philosophes Latins pour me donner argument contraire » (DA p. 285). Palissy ne passe rien, et croit à sa propre force.

Un trait de Palissy qui est manifeste est l'acuité de son regard d'observateur, dont il tirera de nombreux motifs d'expérimentation. Cela constitue la raison première expliquant le nombre élevé de disciplines scientifiques qui font mention de Palissy dans les recensions historiques de leurs pionniers. Ceci, par exemple, n'est ni amorce d'un savoir, ni réminiscence d'auteurs de l'antiquité, mais pure observation : « ... les petits atomes que l'on voit dans les rayons du soleil entrant dans la chambre, chose que j'ai trouvée merveilleusement admirable » (DA p. 349) – s'agirait-il même de poussières volantes. Et l'on devrait, non loin de là, rappeler son analyse juste de l'arc en ciel – qui est relevée par de nombreux auteurs : « la cause de l'arc celeste n'estoit sinon d'autant que le soleil

*passé directement au travers des pluies qui sont opposées de l'aspect du soleil : car l'on ne voit jamais l'arc céleste que le soleil ne lui fut opposé* » (DA p. 343). Il est remarquable qu'il n'aborde cela qu'au motif des questions qu'il se pose sur l'origine des irisations qu'il trouve dans le nacre des coquillages, et il imagine que ces irisations-là se forment de manière semblable, les coquillages ayant été prendre le soleil « *sur quelque roche, alendroite de laquelle l'eau de la mer n'a pas beaucoup d'espaisseur* ». L'œuvre est pleine de ces notations parfois minuscules ayant trait à l'eau, aux plantes, aux animaux, aux coquillages, aux pierres, mêlant observations fines et explications inventives. La description du « *jardin delectable* » constitue à cet égard un festival de sensualisme agreste. Il suffit d'un rameau de vigne cherchant le support autour duquel se vriller pour que Palissy lui propose une branche, et vienne en soirée vérifier que tout cela s'est bien entortillé. Il faut imaginer cet homme génial couché dans les sous-bois, tendant des brindilles aux insectes, pour voir et comprendre.

## Verum factum

L'épistémologie constructiviste n'établit pas de grille simple : ce qui se construit est conçu en dehors des schèmes connus, pour cela même que cela se construit - il y a des influences, mais pas de détermination univoque. Et cette règle demeure vraie non moins pour le savoir relatif au savoir. A ce stade, limitons-nous à remarquer que l'artisan obstiné Palissy a construit le « vrai » par le « faire », se constituant en une sorte d'idéal-type du « Verum Factum » de Giambattista Vico<sup>19</sup> – aucun indice n'attestant chez celui-ci d'une connaissance ni du nom ni de l'histoire de Palissy. L'artisan, broyant et enfournant, cherchait à la fois à classer analogiquement et à « reproduire la nature » selon un projet d'hyper-réalisme - au sens de l'hyper-ressemblance, voir la fierté de Palissy de restituer l'intégralité des écailles du lézard « *quelque petitesse qu'elles ayent* » (Grotte, p. 67-68), ou de faire des chiens d'émail qui feront aboyer les vrais chiens, ou des statues si vraies que les passants leur feront la révérence. « Imiter à nature » est, pour Palissy, la forme ultime de la symbolisation artistique. Et pour lui, ce « faire » n'est pas un mode parmi d'autres de l'élaboration de la connaissance, mais son mode principal - d'où ses railleries contre la spéculation des doctes latins ignorant de toute pratique. De la « rustique figuline » où il re-produit la mare grouillante de vie au « jardin delectable », de la « grotte rustique » aux systèmes de fontaines ou à la ville forteresse spiralee inspirée de l'escargot (et supposée imprenable), il s'agit de construire un monde édénique et irénique qui soit notre œuvre propre. Encore et toujours, il s'agit d'un « faire » qui produit une connaissance et ne la produit qu'à son propre service. La connaissance n'est pas dévoilement d'une « vérité » ou d'une « essence » platonicienne cachée sous la surface des choses, mais production, par et pour le faire, d'une « sagesse » qui permettra d'« *aider à nature* ». Elle n'est pas travail de spéculation, mais travail d'ingénieur – d'*ingenium*. L'expérimentation n'est pas vérification de la théorie énoncée, mais mode premier d'accession à la connaissance.

Le rapport entre théorie et expérience n'est bien sûr jamais simple. Il est devenu banal de rappeler que toute caractérisation d'un fait est « dans un certain rapport » avec une théorie déjà-là, celle-ci dut-elle garder un caractère implicite pour une partie quelconque. L'épistémologie positiviste – irait-elle se réfugier dans le dernier bastion des sciences sociales – fonctionne sur l'ignorance de ce rapport, et sur l'ignorance de la possibilité de la question de ce rapport. L'interrogation de ce rapport figure par contre dans la b.a.-ba de toute épistémologie constructiviste. Mais comme celle-ci est

indissociablement une philosophie du langage – étant l’outil avec lequel on pose les termes et leurs relations - elle doit non moins s’interroger sur le caractère construit des catégories dont elle irait interroger les rapports : qu’est-ce qu’une « théorie », qu’est-ce qu’un dispositif théorique, et qu’est ce qu’un « fait », toutes catégories sur la « construction » desquelles on doit s’interroger avant même d’envisager leurs « rapports » ? Ces « théories » toujours-déjà-là, à quel titre seraient-elles autre chose que de piètres bricolages, sanctifiés seulement par la qualification magnifiante du « théorique » ? Cela condamne toute approche constructiviste à tenir d’une régression sans bornes assignables - ou faut-il dire que cela l’y autorise ? C’est la mécompréhension de cela qui a fait accuser le constructivisme d’impliquer un relativisme généralisé . Cela n’est angoissant que pour les philosophes sensibles au vertige, alors que la philosophie est la forme la plus somptueuse du vertige..

A vrai dire, Palissy placé dans la perspective de Vico ou de Bacon permet de clarifier Vico ou Bacon eux-mêmes. Partons de la caractérisation suivante de Palissy : il est un artisan, un artiste, et un savant – ce dernier terme désignant un esprit scientifique fécond. Et il est tout cela à la fois, et inextricablement. S’il n’était qu’un artisan, ses railleries par rapport aux doctes pédants ne participeraient que du *topos* de l’artisan quelconque, revendiquant seulement la dignité de son savoir propre par rapport à tout qui prétendrait se réserver le statut de savoir « noble ». Or, Palissy a porté au compte de Théorique des railleries qui vont beaucoup plus loin – et y a mis une persévérance toute semblable à celle qu’il a mis à découvrir le secret des émaux, celle-ci n’allant sans doute pas sans celle-là. S’il n’était qu’un artiste, il eut sans doute porté la symbolisation au-delà de l’hyper-réalisme qu’il revendiquait – du moins dans ses émaux. Mais, d’une part cela n’eut pas été rien en cette époque-là. Et d’autre part, son œuvre d’artiste est totalement imbriquée à sa science des matériaux et à ses savoirs de fontainier. Sa science et sa maîtrise des matériaux fut, chez lui, une conquête héroïque qui n’est plus celle d’un simple artisan, et qui, préalable à l’œuvre et entièrement orientée par rapport à l’idée de l’œuvre ultérieure, est davantage que celle d’un artiste ( et dire ceci ne revient évidemment pas à nier qu’il n’est d’artiste que dans la maîtrise des matériaux, même longue à affiner). Il y a donc un véritable arrimage du « savoir savant » – sur les pierres, les métaux, les colorants, les effets d’irisation, l’eau, le feu – par rapport à l’œuvre, étant un autre mot du faire<sup>20</sup>.

De sorte que la logique de la découverte palisséenne échappe au filet de Karl Popper s’en prenant aux limites de l’induction, de l’expérimentation et de l’observation : il n’y a chez Palissy d’autre critère du « vrai » que le critère opératoire. La variation des hypothèses se ramène au tâtonnement par essais et erreurs, c’est-à-dire à la variation des essais ; la réfutabilité s’appelle ici opérationnalité, l’imagination n’est pas un bruit parasite mais un outil de l’inventivité opératoire ; l’analogie n’est pas une erreur de méthode mais un outil éclectique de l’imagination ; la proposition universelle n’est pas une quête, mais un sous-produit du faire, et passible d’un renouvellement du faire.

Palissy comme artisan, artiste et savant : on devrait sans doute ajouter écrivain - et parfois poète. L’art de raconter vaut calque du savoir opératoire, et la nomination des choses revient à les blottir dans le sein du langage, tout en les soumettant à la critique commune – voir sa convocation des savants, dont les Discours admirables sont la suite. L’écriture est le savoir esthétisé et, par là, fixé, fut-il provisoire. Ainsi peut-on considérer Palissy comme porteur d’un rapport constructiviste au



savoir, dont il faut préciser d'emblée qu'il est un rapport particulier, ne préjugant en rien de la possibilité d'autres rapports constructivistes ou quelconques. Il ne vaut donc pas à titre de modèle, mais à titre exemplatif. Et cela ne dit rien de ce que d'autres « méthodes » pourraient produire – fussent-elles partir de doctes théories prises elles aussi dans un schème d'essais et erreurs. Descartes lui-même aura rendu de mauvais services à ceux qui se seront enfermés dans sa vision mécaniciste et sa méthode de fragmentation des questions – fonctionnant comme un démontage mécanique -, et d'immenses services à ceux qui auront découvert que cela menait peut-être là où cela menait, mais guère plus loin. Même une théorie a priori qui croirait établir sa « vérité » non-tautologique dans une expérimentation répétée peut réserver des surprises utiles, ou désigner des voies de garage. L'épistémologie constructiviste ne peut édicter la « bonne » méthode : elle est une observation aigüe des cheminements, des circuits courts et des détours de la raison. Elle a la force de la tolérance. Pour ce qui est de Palissy, elle a de bonnes raisons de le situer dans la proximité d'un autre artisan, artiste et savant – et aussi écrivain - qui a nom Léonard de Vinci. Et Palissy a droit à l'adjectif italien : *leonardesco*.

## Palissy scientifique

Que reste-t-il du savoir palisséen, souvent bariolé, au regard de la science ? Limitons-nous ici, et sommairement, à deux « disciplines ». Pour le reste, géologie, chimie et cristallographie, renvoyons aux bonnes encyclopédies, pour les éléments de synthèse, et aux historiens de ces disciplines pour le détail. L'ampleur des références atteste de la portée scientifique des questionnements de Palissy, et évidemment de leurs limites.

L'hydrologie de Palissy ? Ici, un large accord se fait parmi les historiens de la discipline pour le désigner comme moderne, en particulier pour la compréhension du cycle de l'eau : les sources dépendent des pluies - « *tombantes ... au travers des terres et fentes* » (DA p. 290) - non pas des circulations souterraines en provenance de la mer, comme il était généralement admis<sup>21</sup>. Théorique soutient que si c'était la mer qui s'évaporerait en nuage, les pluies seraient salées. Pratique lui oppose les salines, que Palissy connaît bien et dont il explique le fonctionnement détaillé : le sel est ce qui reste lorsque l'eau s'est évaporée. Le cycle de Palissy est un cycle complet : évaporation de l'eau des océans qui revient en pluies, percolations dans les sols, retour à la mer par le réseau fluvial. C'est du bon sens, dira-t-on. Mais l'observation de l'évidence, pour faire science, ou seulement savoir pratique, doit justement franchir l'obstacle du savoir convenu. Palissy, arpenteur-géomètre des marais salants de Saintonge et observateur obsessionnel, a-t-il été le « découvreur » du cycle de l'eau parce qu'il avait « compris » le fonctionnement des salines avant de connaître le savoir convenu sur le sujet ? Palissy étant aussi concepteur de fontaines, obsédé des sources et des cheminements de l'eau, c'est donc aussi du côté non plus de la génération des eaux, mais du côté de leur circulation qu'il trouve ses arguments quant au rôle des pluies : c'est l'homme de la pratique qui recommande de donner, s'il le faut, de la pente aux terrains au bas desquels on veut créer la fontaine, et, mieux, de gazonner la pente pour limiter la percolation des eaux (DA p. 305). A-t-il construit son savoir à partir de cela – qui ne procède au demeurant pas tant de l'expérimentation que de l'observation ? Ou a-t-il dû, pour comprendre, déconstruire un savoir convenu ? Si c'est l'autodidacte hyper-observateur qui avait « compris », qu'a-t-il dû penser des doctes venant lui asséner que les sources

étaient nourries de la circulation souterraine des eaux de mer ? A le lire, on a le sentiment qu'il raille leur argument d'assez haut, comme s'il en avait en quelque sorte « retourné » l'évidence depuis longtemps : « *si la mer allait de ses tetines les fontaines de l'univers, elles ne pourroyent jamais tarir ès mois de Juillet, Aoust et Septembre* » (DA p. 285).

A noter que les historiens de l'hydrologie citent parmi d'autres « précurseurs » Léonard de Vinci. Nous reviendrons sur la question des filiations de Vinci à Palissy, mais en matière d'eau, il y a chez l'un et l'autre la même mystique de l'eau, une sorte d'eau cosmogonique<sup>22</sup>, que l'on retrouve aussi chez Paracelse. Palissy, rappelons-le, en plus d'être un grand observateur des marées, fut un spécialiste des systèmes d'adduction, concepteur de grottes où les écoulements d'eau, horizontaux et verticaux, sont au cœur de l'esthétique, et auteur de ces émaux peuplés de poissons, de coquillages, d'écrevisses, de grenouilles, de plantes aquatiques. L'eau, pour Vinci est le « grand voiturier de la nature », comme elle l'est pour Palissy. Chez celui-ci, elle est « *exalative* » ou « *congélatrice* » - d'où naissent les concrétions – facteur de dissolution et de solidification, essentielle à la formation des métaux. Elle est porteuse des sels minéraux et charrie « *les semences des métaux et de tous minéraux et de toutes pierres* » (DA p. 328). Et ceci : « *les eaux desbordées dissipent et gastent plusieurs choses, et toutefois sans elles nulle chose ne pourroit dire je suis* » (DA p. 329). A rapprocher des sels, portés par les eaux : sans ceux-ci, « *nulle chose ne se pourroit tenir en son estre* » (Rec. p. 128). Ce n'est pas une ontologie essentialiste. Mais l'eau est au commencement : « *Ne sçais tu pas que*

*l'eau est l'un des éléments, voire le premier entre tous, sans lequel nulle chose ne pourroit prendre commencement? Je dy nulle chose animée, ny végétative, ny minérale, ne mesmes les pierres ...* » (DA p. 308). Et encore : « *le commencement et origine de toutes choses naturelles est eau* » (DA p. 357). Encore faut-il noter que chez Palissy l'eau importe d'abord par ce qu'elle charrie : les sels invisibles.

## Paléontologue

Paléontologie et étude des fossiles ? Là aussi Vinci précède Palissy. La question tourne beaucoup autour de l'origine des fossiles trouvés loin de la mer, dans le bassin parisien et dans les Ardennes : ont-ils été amenés là par le déluge biblique ? Sont-ils issus des reliefs de repas de voyageurs ? Entre la Recepte et les Discours, l'évolution de Palissy est nette : il en vient à considérer, le premier, que ces fossiles sont de formation locale – et je laisse le détail du débat scientifique, autour de Palissy, aux paléontologues<sup>23</sup>. Mais il faut rappeler que Palissy était un grand collectionneur de fossiles et de minéraux divers, dont il avait constitué un cabinet auquel il s'est beaucoup référé – non pas une bibliothèque. Ses « conférences-débat » en exhibaient des pièces – minerais, stalactites, bois pétrifiés, fossiles. L'« *Advertisement aux lecteurs* » des Discours admirables y convoque les lecteurs. La citation sera longue, mais elle dit tant de choses de Maître Bernard et de ce qu'il demande à son cabinet :

*« Si la théorique figurée aux esprits des chefs de guerre se pouvoit executer, ils ne perdroyent jamais bataille. J'ose dire à la confusion de ceux qui tiennent telle opinion, qu'ils ne sçauroyent faire un*

*soulier, non pas mesmes un tallon de chausse, quand ils auroyent toutes les théoriques du monde. Je demanderois à ceux qui tiennent telle opinion, quand ils auroyent estudié cinquante ans aux livres de Cosmographie et navigation de la mer, et qu'ils auroyent les cartes de toutes les régions et le cadran de la mer ; le compas et les instruments astronomiques, voudroyent ils pourtant entreprendre de conduire un navire par tout pays : comme fera un homme bien expert et praticien ; ils n'ont garde de se mettre en ce danger ; quelque théorique qu'ils ayent aprise : et quand ils auroyent bien disputé, il faudra qu'ils confessent que la pratique a engendré la théorique. J'ay mis ce propos en avant, pour clore la bouche à ceux qui disent, comment est il possible qu'un homme puisse sçavoir quelque chose et parler des effects naturels, sans avoir veu les livres Latins des philosophes ? Un tel propos peut avoir lieu en mon endroit, puis que par pratique je prouve en plusieurs endroits la theorique de plusieurs philosophes fausse, mesme des plus renommez et plus anciens, comme chascun pourra voir et entendre en moins de deux heures moyennant qu'il veuille prendre la peine de venir voir mon cabinet, auquel l'on verra des choses merveilleuses qui sont mises pour tesmoignage et preuve de mes escrits, attachez par ordre ou par estages, avec certains escriteaux au dessouz : afin que chacun se puisse instruire soy-mesme : te pouvant assurer (lecteur) qu'en bien peu d'heure, voire dans la premiere journée, tu apprendras plus de philosohie naturelle sur les faits des choses contenues en ce livre, que tu ne sçaurais apprendre en cinquante ans, en lisant les théoriques et opinions des philosophes anciens. Aucuns ennemis de science se mocqueront des astrologues : en disant, où est l'échelle par où ils sont montez au ciel, pour connoistre l'assiette des astres ? Mais en cest endroit je suis exempt de telle moquerie ; par ce qu'en prouvant mes raisons escrites, je contente la veüe, l'ouye et l'atouchement : à raison dequoy, les calomniateurs n'auront point de lieu en mon endroit : comme tu verras lors que tu me viendras voir en ma petite Academie » (DA pp. 250-251).*

On peut y lire un exposé de l'empirisme sensualiste et une défense du pragmatisme : la preuve procède des sens<sup>24</sup>. Palissy y ajoute une didactique de la main à la pâte.

A ce propos, il faut faire justice de certaine accusation portée contre Palissy, et qui continue à traîner dans la littérature. Pierre Duhem, en 1906, a fait le procès de Cardan comme plagiaire de Vinci, et de Palissy comme plagiaire de Cardan, donc de Vinci, puisque le *De Subtilitate Libri* de Cardan fut traduit et publié en français en 1556 - et tout indique que Palissy l'a lu<sup>25</sup>. Voici Duhem à propos de Cardan<sup>26</sup> : « Sa vanité, comme la médiocrité de son sens moral, condamnaient presque fatalement Cardan à plagier les découvertes de Léonard de Vinci, pourvu seulement qu'il les connût ; or, il les a connues ». Sur ces prémisses tenant du pur procès d'intention – mais Duhem est un stratège de la « physique de croyant », et n'auront échappé à ses accusations de plagiat que quelques philosophes catholiques, français de préférence, étant les inspireurs de tous les autres, y compris de Newton<sup>27</sup> – il fournit le texte où Cardan « cite » ( en fait il ne fait que mentionner) Léonard, et s'étonne ensuite que « dans sa hâte à reproduire les enseignements qu'il avait tirés des notes du Vinci, Cardan écrit tout le contraire des ces enseignements et de la vérité ». Duhem note également qu'il « est impossible de parcourir les vingt et un livres *De la Subtilité* sans y trouver de nombreuses réminiscences, les unes à demi effacées, les autres très nettes encore » (p. 228). Quant à Palissy, « singulièrement naïf et mal inspiré » (p. 248), et dont Duhem cite bel et bien les pages de la Recepte en ignorant purement et simplement les pages des Discours où figure son apport réel quant aux fossiles<sup>28</sup>, il aurait « cité » Cardan, dans les Discours, cette fois, à propos des fossiles, mais pour lui prêter, et contredire, une théorie dont Cardan n'aurait « soufflé mot » (p. 252). Accuser l'un d'être à

la fois un plagiaire et un incapable parce qu'il dit le contraire de celui qu'il plagie, et l'autre d'être un plagiaire pour avoir « cité » et aussitôt contredit ce que le premier n'aurait pas évoqué, cela ne s'appelle pas une accusation, mais une farce. Il est vrai que Palissy était un huguenot, et Cardan un libre-penseur, génial et extravagant, parmi ceux que Rome poursuivra de ses foudres : pour Duhem, c'est rédhibitoire, puisque Rome a raison par construction. Dès lors, le dossier des circulations d'idées entre Vinci et la France de la Renaissance, en proie aux guerres de religion, est à reprendre à nouveaux frais. La contribution de Duhem à la question est celle d'un anti-modèle : on sait comment ne pas procéder.

## Un transformisme généralisé

Il y a un aspect de l'œuvre de Palissy qui est peu commenté, mais qui nous paraît éclairant à plus d'un égard : son transformisme. La question n'est pas d'abord de savoir si cela doit le désigner comme pionnier de la loi de conservation de la matière de Lavoisier : « rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme ». Et il est peu probable que quelqu'un lui ait traduit, sur ce sujet, Anaxagore de Clazomènes (500 – 428 av. J.-C.) ou qu'il ait lu Lucrèce. Il s'agit d'explorer la rationalité de Palissy. Partons de citations :

*« La terre semblablement n'est jamais oisive : ce qui se consomme naturellement en elle, elle le renouvelle et le reforme derechef, si ce n'est en une sorte, elle le refait en une autre. Et voilà pourquoi tu dois porter les fumiers en terre, afin que derechef la terre prenne la mesme substance qu'elle luy avoit donnée »* (Rec p.132).

*« Et voilà comment nature n'est pas si tost destruite d'un effet, qu'elle ne recommence soudain un autre, qui est ce que je t'ai toujours dit, que la terre et autres elemens ne sont jamais oisifs »* (Rec. p. 150).

*« ... il n'y a nulle chose sous le ciel en repos, et [...] toutes choses se travaillent en se formant, et en se déformant tournent bien souvent de nature à autre, et de couleur à autre »* (DA p. 213-214).

*« Et tout ainsi que l'eau et le feu dissipent d'une part, ils engendrent et produisent d'autre. Suyvant quoy, je ne puis dire autre chose des métaux, sinon que la matière d'iceux est un sel dissolt et liquifié parmy les eaux communes, lequel sel est inconnu aux hommes»* (DA p. 329).

*« ... les semences ou matières de toutes choses végétatives, estoyent créées dès le commencement du monde avec la terre : Aussi t'ay-je dit que toutes les matières minérales [...] furent aussi créées comme les végétatives, et se travaillent à produire semences pour engendrer d'autres »* (DA P. 341).

« Je maintiens que le souphre que nous voyons, ne se sçauroit mesler avec les matières minérales ou semences d'icelles; bien confesseray-je que parmy les eaux il y a quelque genre d'huile, lequel estant meslé avec l'eau et le sel minéral, ayde à la génération des métaux, et les métaux estans paruenz en

leur parfaite décoction, l'huile est lors congelée parmy le métal, et prend le nom de souphre. Il y a des secrets si fort cachez et inconnuez en toutes natures que de tant plus un homme sera sçavant en philosophie, de tant plus il craindra les hazards qui surviennent ordinairement en toutes entreprises fusibles, métalliques et vulcanistes ». (DA p. 346)

« Ladite semence ou eau générative n'est pas seulement pour servir à la génération des pierres, mais aussi est substance et génération de toutes choses animées et végétatives ». (DA p. 515).

Il y a donc un véhicule porteur de l'agent transformateur, l'eau, ou les eaux de différentes qualités, générative, salitive, etc ; des sels de toutes sortes<sup>29</sup>, des huiles, des semences (végétatives, semences de métaux, semences de sel, ..., avec 108 occurrences du mot « semence » dans les Discours<sup>30</sup>) ; et puis décoction (27 occurrences dans les Discours), congélation, c'est-à-dire coagulation ou solidification (14 occurrences de « congélation » dans la Recepte, 63 dans les Discours). Et ce n'est pas toujours clair : « la semence congélatiue est d'une nature salitiue » (DA p. 432) – où l'on repère le leg lexical des alchimistes. Mais il n'est jusqu'aux pierres qui se font et se défont : « T'ay-je pas dit, que tout ainsi que journallement les pierres estoient augmentees d'une part, qu'en cas pareil, elles estoient diminuees d'une autre part, et en se diminuant par fractions, brisures, et dissolution des vents, pluyes et geles, lorsquelles sont dissoutes, elles rendent l'eau, le sel, et la terre, de laquelle elles avoyent prins leur essence? » (Rec. p. 139).

Bien sûr, le vocabulaire manque à Palissy, comme il manque à tout le siècle – et au nôtre pour dire ce qui deviendra banal au siècle prochain, et à tous pour dire avec justesse. Les définitions peuvent demeurer floues et varier - par exemple : « les matières minérales ou semences d'icelles » (DA p.346) ou « quelque espèce de minéral » (p. 276). C'est souvent une chimie du principe, sans identification précise des éléments. Mais les principes, Palissy les exploite autant qu'il peut, avec des intuitions étonnantes. Ainsi de cette sorte confuse de programmation génétique : « Qui est, que quand la chasteigne, la noix et tous autres fruits, sont semez en terre, en iceux sont enclos les racines, les branches, les feuilles et toutes les parties, vertus, senteurs et couleurs que l'arbre sçauroit produire quand il sera né ». (DA p. 353). Pourtant, il y a des propriétés qui relèvent davantage d'une sorte d'épigénétique, ainsi des couleurs : « Ceux qui disent que les terres et pierres ont prins leur couleur des leur essence ne l'entendent pas » (DA p. 558). Le transformisme se marie mal avec l'essentialisme – puisque déjà rien n'a d'essence si tout est transitoire, forme en devenir, transformation en cours. Palissy ne développe pas une science de l'étant, mais du devenant.

## Agronome et écologiste

Ce transformisme généralisé amena Palissy, agronome cette fois, à énoncer la loi de restitution par fumure qui est à la base de l'agriculture moderne<sup>31</sup> - voir la première citation de la section ci-dessus. Ce n'est pas le fumier qui assure la croissance, mais ses constituants – quelque sel minéral, même si l'identification est déficiente<sup>32</sup>. Palissy a en effet observé que là où le paysan a déchargé les plots de fumier avant de les épandre uniformément, les blés poussent mieux : c'est donc ce qui a été lessivé du fumier qui importe (Rec p.119 et DA p.400). L'analogie est évidente, n'est-ce-pas, avec les cendres utilisées une seule fois pour les lessives : c'est « *le sel qui est dedans lesdites cendres* » qui assure la « *mordication* » et dissipe les « *ordures* » du linge (DA p. 397). Même logique pour l'écorce de chêne utilisée par les tanneurs, ou pour le salpêtre. Par analogie encore, la culture sur brûlis (ou l'écobuage) fut défendue par Palissy. D'où le conseil de Maître Bernard, associant ... la philosophie et le fumier : « *parquoy ceux qui laissent leurs fumiers à la mercy des pluies, sont fort mauvais mesnagers, et n'ont gueres de philosophie acquise ny naturelle* » (DA p. 400) . Mais Palissy donnera d'autres bons conseils, sur la taille des arbres – ce qu'on appelle la taille douce aujourd'hui - ou sur la nécessité d'en planter sur les pentes pour éviter l'érosion des sols (DA p. 299). Il semble admis que le Théâtre d'Agriculture d'Olivier de Serres (1539-1619) soit, sur plusieurs points, redevable de Palissy<sup>33</sup>.

A la nature et à l'usage de la marne comme fertilisant – usage connu des romains – Palissy consacre le dernier chapitre des Discours. Laissons les historiens de l'agronomie établir l'ampleur de ses mérites. Notons toutefois qu'un dictionnaire d'histoire naturelle de 1843 trouve, sous « *l'element cinquiesme* » ou « *l'eau subtile* » de Palissy l'intuition de ce que serait précisément l'oxygène – lequel n'aura été identifié que par Lavoisier<sup>34</sup>. ALLBUTT [2010] soutient aussi l'argument. C'est aussi dans ce chapitre que Palissy fournit la description de la tarière du pédologue – dont la paternité lui est reconnue<sup>35</sup>.

Les recommandations agronomiques de Palissy devaient le désigner à l'attention de l'écologie. Julien Delord [2004] intitule son article « Palissy : le premier écologiste moderne ? ». Lisons la *Recepte* : « *Quand je considère la valeur des plus moindres gittes des arbres ou espines, je suis tout esmerveillé de la grande ignorance des hommes, lesquels il semble qu'aujourd'huy ils ne s'estudient qu'à rompre, couper et deschirer les belles forests que leurs prédécesseurs avoyent si précieusement gardées. Je ne trouveray pas mauvais qu'ils coupassent les forests, pourveu qu'ils en plantassent apres quelque partie : mais ils ne se soucient aucunement du temps à venir, ne considerans point le grand dommage qu'ils font à leurs enfans à l'advenir* ». (Rec. p. 194). Le transformisme de Palissy l'amenait à proximité d'une notion de système – pour ne pas dire « écosystème » : il établit des liens multiples entre ses notations hydrologiques et ses considérations relatives à la sylviculture, l'agriculture et l'élevage. En outre, son « jardin délectable » apparaît bel et bien comme un système de culture intégrée.

Le même auteur en fait, à raison, un pionnier de la notion d'extinction d'espèce<sup>36</sup> : Palissy repère en effet des fossiles d'espèces disparues – à moins qu'elles ne survivent sur d'autres continents – et déplore par exemple la surpêche de saumon : « *le genre des Saumons se commence à perdre en*

*plusieurs contrées des bras de mer, parce que sans cesse on cherche à le prendre à cause de sa bonté* » (Rec. p. 136).

Palissy dénonce alors, les unes après les autres, les carences de l'agriculture, et le mépris dans laquelle celle-ci est tenue. Ainsi de ce paysan qui veut « *faire son fils Monsieur* », lequel « *Monsieur aura en fin honte de se trouver en la compagnie de son père* » (Rec. p. 192). « *Voilà qui cause que la terre est le plus souvent avortée, et mal cultivée, parce que le mal-heur est tel, qu'un chacun ne demande que vivre de son revenu, et faire cultiver la terre par les plus ignorans, chose mal-heureuse* » (ibid.). « *Il semble à certains juvenceaux, que s'ils avoient manié un outil d'agriculture, qu'ils en seroient deshonnorez, et un gentilhomme tant pauvre qu'il soit et endetté jusques aux aureilles, s'il avoit un peu manié un ferrement d'agriculture, il luy sembleroit estre vlein* » (Rec. p. 196). « *Je ne pouvois regarder les laboureurs sans me cholerer en moy-mesme, voyant la lourdeté de leurs ferrements* » (Rec. p. 196).

Suit cette demande au Roy – que les palissologues commentent à peine : « *A la miene volonté, que le Roy eust érigé certains offices, estats, et honneurs à tous ceux qui inventeroient quelque bel engin et subtil pour l'agriculture. Si ainsi estoit, tout le monde se jetteroit après, à qui mieux mieux, pour parvenir. Jamais ingénieux ne furent plus empressés à l'assaut d'une ville qu'aucuns s'empresseroient ...* » (Rec. p. 196). En bref, Maître Bernard propose que soit créé quelque chose que l'on pourrait appeler un Office Royal de l'Outillage Agricole.

Palissy philosophe ? « *Je te dis qu'il n'est nul art au monde, auquel soit requis une plus grande Philosophie qu'à l'agriculture* » (Rec. p. 109) Et moyennant cela, on pourra doubler la production agricole : « *Je t'ose aussi bien dire que si la terre estoit cultivée à son devoir, qu'un journaut produiroit plus de fruit, que non pas deux, en la sorte qu'elle est cultivée journellement* » (Rec. p. 109). Il est patent qu'on trouve ici un prolégomène d'une part du volontarisme colbertiste, d'autre part de la physiocratie de François Quesnay, plaçant l'agriculture au centre du Tableau Economique<sup>37</sup>.

## Le refus de la superstition

Le transformisme de Palissy fonctionne avec une grande cohérence : la nature est en quelque sorte close sur elle-même, et rien ne s'y passe qui ne procède d'elle-même. Nous verrons plus loin le rôle que l'on peut qualifier d'abstrait que Palissy assigne à Dieu, en une sorte de monothéisme très épuré constituant un quasi-déisme. Mais à ce stade, il faut relever que Palissy récuse tout fonctionnement magique : il n'y a, chez Palissy fontainier, aucune mention de baguette de sourcier. L'astrologie – qui a pourtant envahi le Quattrocento italien : « *... il faut parler des choses avecques preuves fondées sur quelque raison, non pas aller chercher les corps célestes, comme aucuns qui, pour prouver le restaurant d'or, montent jusques au ciel, et vont chercher un sol, lune, mercure et autres planettes, jusques au nombre de sept : disans qu'elles ont domination sur les métaux et sur les corps humains : je n'entends rien en l'Astrologie, mais bien çay-je que le corps humain ne peut estre nourry que de choses sujettes à putréfaction ...* » (DA p. 375).

La fréquentation des thermes de Spa pour soigner la stérilité ? « ... *je te di que si les eaux de Spa pouvoient causer une conception aux femmes, elles feroient de beaux miracles. Je sçay bien que plusieurs y sont allées boire de ladite eau, qui eussent eu plus de prouffit de boire du vin* » (DA. p. 277), avant d'ajouter que cette eau-là a sans doute des qualités diurétiques, et « *je ne dis pas que ladite eau ne soit utile contre la gravelle* » [soit les calculs rénaux].

Les esprits habitant les pierres ? Palissy ricane (DA p. 428). L'esprit contenu dans le vif argent ? « *Les pauvres gens s'abusent si lourdement que j'ai honte de le dire* » (DA p. 361). Les esprits invisibles qui « *tuent les hommes dedans les minières* » (DA p. 557) ? « *Errements* », dit-il. Les grenouilles nées de génération spontanée, « *engendrez en l'aër* » ? Mais non, « *elles tombent bien souvent avec les pluies* » - alors que Cardan invoque, lui, les vents emportant leurs œufs<sup>38</sup>. Les vitres des églises s'abîment non pas des effets de la lune, comme le croient les vitriers, mais simplement par l'effet des pluies (Rec. p. 151).

L'alchimie ? Palissy entame le « *Traité des métaux et alchimie* », en réponse à Théorique qui veut connaître les « *beaux secrets, tant pour augmenter l'or et l'argent* », par ceci : « *Par là tu peux connoistre combien l'avarice des hommes amene de maux en ce bas siècle* » (DA p. 323). Et de lancer la charge : « *quant est de ceux qui veulent faire l'or et l'argent, leur avarice ne se peut cacher, et leurs intentions ne peuvent estre mises en autre rang qu'en celui des convoiteux et ventres paresseux qui pour obvier à travailler à quelque art utile et juste, voudroyent sçavoir faire de l'or et de l'argent, afin de vivre à leur aise, et se faire grands à peu de labeur* ». Sa virulence est constante, sur trente pages, contre ceux qu'ils traitent de « *faux-monnayeurs* », contre les invocations de « *Pierre philosophale* », contre les manipulateurs qui font « *additions et sophistiqueries* » (p. 337). Et d'expliquer sa propre science des métaux, et l'impossibilité de la transsubstantion. C'est là qu'il invoquera son fameux chaudron, livre de sagesse par l'expérimentation. Par contre, il approuve ceux qui font de l'alchimie désintéressée, – étant aussi le nom de la chimie : « *je loue grandement les distillateurs et tireurs d'essences, et estime cette science grandement utile et prouffitable* » (p. 349). Ce traité est sans doute sa meilleure leçon de chimie, où en outre il n'y a pas de science sans leçon morale, c'est-à-dire de science sans conscience.

Les rapports de Palissy à l'alchimie sont cependant plus complexes. Après Jean CEARD [1992], Hiro HIRAI [2005] a repris récemment la discussion de ce que Palissy doit à l'alchimie – et surtout à Paracelse, mort en 1541 et plus illustre alchimiste du siècle. La « *semence des métaux, en particulier, a une longue histoire dans l'alchimie, et la longue quête des émaux, par Palissy, présente plus d'un trait de l'initiation alchimique. Mais « la notion palisséenne de la semence s'inscrit dans une orientation tout à fait matérialiste* », note HIRAI (p. 336), étant la matière même des métaux. Et Palissy inscrit la « *semence* » dans un processus de transformation, aucunement dans un processus de transmutation – ce en quoi il n'est pas paracelsien.

Les médecins ? Palissy se réfère souvent à leurs savoirs, mais il étrille les supercheries de celui qui empoisonne les puits pour se faire des clients (DA, p. 261), de celui qui, écoutant aux portes, laisse son épouse faire parler d'abord les patients (DA p. 373), de Paracelse, certes « *plus fin que toy et*



*moy* » et qui a peut-être trouvé de bonnes médications, mais qui « *fait accroire que c'est or potable, pour la faire trouver meilleure et s'en faire mieux payer* » (DA p. 372)<sup>39</sup>.

L'or potable ? Un poison, répète-t-il. Il faudrait que l'estomac soit un four pour traiter cet or. Et qu'en tirerait-il ? Tout cela au motif que cela rendrait l'homme immortel (p. 370) ? Le mitridat ? Encore six pages de « *dispute* » (pp. 379-386). Son argument est simple : on ne fait pas un remède en mélangeant trois centaines de « simples », pas plus qu'on ne ferait un bon pâté en mélangeant le chapon, la perdrix, la bécasse, le pigeon et « *toutes sortes de chairs* ». Le roi Mitridat n'utilisait, lui, que quatre simples, à savoir la noix, la figue, la rue et le sel. Palissy en discute les vertus possibles, et marque les limites (« *non pas qu'il soit utile pour tous poisons et venins* »). Mais son propos n'est pas ici de trancher. Il est seulement de dénoncer le fonctionnement de la pensée magique. La nature est une, et la magie ne peut y avoir sa place. « *Si je connoissois la cause j'en pourrais parler* » (DA p. 384). Ce n'est pas à proprement parler un scepticisme pyrrhonien radical, c'est une simple suspension du jugement, jusqu'à plus ample informé. Ce refus de la pensée magique est certainement une marque majeure de la modernité de Palissy. Si les évolutions de l'approche scientifique resteront encore très imprégnées de catégories magiques au XVIIe - à l'image d'un Newton s'adonnant à la chimie des transmutations -, c'est le Siècle des Lumières qui se fera une règle de rejeter la superstition. Avant Fontenelle, il y a Palissy. Et ceci ajoute à l'invalidation du topos de cette « révolution scientifique » qui serait l'œuvre propre du XVIIe : d'une part il y eut des formes de rationalisme scientifique avant cela, comme chez Palissy – ou Copernic, ou beaucoup d'autres -, et d'autre part la pensée magique a pu servir de véhicule aux progrès de la connaissance – comme ce fut le cas de l'alchimie<sup>40</sup>.

## Le mesurable et la folie humaine

Science et mesure, nombre et mathesis universalis : Palissy ne se soucie pas de mathématiques. Ses outils de mesure sont des outils d'artisan. Dans la *Recepte* (pp. 197 sq), il raconte que « *sur l'heure de minuict* », il a rêvé le dialogue de ces outils réclamant chacun la prééminence : le compas parce qu'il mesure toutes choses ; la règle lui rétorque « *tu ne saurois rien faire qu'un rond seulement, qui est le trou du cul* », alors qu'elle-même « *conduit toutes choses directement* », et « *droit devant moy* » ; l'équerre parce que, sans elle, « *nul bastiment ne pourrait tenir* » ; le plomb parce que, sans lui, « *les bastiments tomberaient soudain* » ; le niveau, parce qu'il conduit les poutres, les pavements et les canons ; la sauterelle (ou rapporteur d'angle) parce qu'elle sait aussi faire « *un bastiment en une place biaise* » ; enfin l'astrolable, avec sa « *gravité canonique* », parce qu'elle mesure les astres, et « *que par moy les temps et saisons sont cognuës aux hommes, fertilité ou stérilité* ». Mais le potier érasmien s'éveilla, et trancha : « *Ne vous abusez point, il ne vous appartient ni honneur, ni aucune prééminence : l'honneur appartient à l'homme, qui vous a formez. Par quoy, il faut que vous luy serviez et l'honoriez* ». Le monde est donc notre œuvre.

Mais à cette sage réponse, les outils protestèrent : « *faut-il que nous obeyssions et servions à l'homme, qui est si meschant et plein de folie ?* ». Lors, « *permettez nous mesurer la teste de l'homme* ». Et tristement Palissy avoua que la « *teste de l'homme* » ne pouvait être mesurée : « *je n'y seu jamais trouver une mesure assurée, parce que les folies qui estoyent en ladite teste, lui*

*faisoyent changer ses mesures »*, parce que *« sa folie faisait fleschir toutes les lignes directes, et les rendoit obliques »*. Renonçant à ces pauvres outils de la Géométrie, *« je m’avisay de l’examiner par une Philosophie Alchimistale »*. Suivent – pages rabelaisiennes - les fourneaux, calcinations, distillations, sublimations *« et autres examens faits par matrats [soit des marmites - NDA], cornues et bainmaries »*. Las, *« je trouvoy que, véritablement, en l’homme il y avoit un nombre infini de folies »*, et *« je tombay quasi en arrière comme pasmé »*. Cet humanisme est une tragédie. Ces conclusions ne nourriront aucun argumentaire de physique sociale de Comte ni de Quételet, et moins encore l’argumentaire de la rationalité des agents des catéchismes d’économistes. Palissy est un humaniste sans illusions, et si le monde est notre œuvre, aucun positivisme par réduction algorithmique n’y a sa place.

## La dénonciation des privilèges

*« Lors me print soudain une curiosité et envie, de savoir qui estoit la cause de ses grandes folies, et ayant examiné de bien près mon affaire, je trouvoy que l’avarice et ambition avoit rendu presque tous les hommes fols, et leur avoit quasi pourri toute la cervelle »*, poursuit-il ( p. 200). Palissy est un écrivain, jouant du poids des mots. Et de reprendre l’analyse, au cas par cas, d’abord d’un Limosin, *« grand mixtionneur et augmentateur de drogues »*, et trichant sur le poivre qu’il vend : *« je luy remonstray [...] qu’il valoit mieux estre pauvre, que non pas d’estre damné »*. Il prit ensuite la *« teste d’un jeune homme »*, aux chausses trop belles et trop bien habillé : *« une folie de longue entretenue, est estimee sagesse »*, constate l’examineur. Et puis la *« teste d’une croteuse femme d’un officier royal »* : il lui reprocha *« une verdugale, pour dilater vos robes, en telle sorte que peu s’en faut, que vous ne monstriez vos honteuses parties »*. Et *« la sottie m’appela Huguenot »*. Ensuite la teste de son mari, fol *« de chicaner et piller les uns et les autres »*, pour seulement *« entretenir ses estats »*, et offrir *« souvent accoustremens nouveaux »* à sa femme. Ensuite, la tête d’un chanoine : *« ayant fait examen de ses parties, [...], je trouvoy qu’il y avoit plus de folies qu’en tous les autres »*. Ce chanoine explique préférer ses bénéfiques, manger *« de la chair en Caresme »*, n’aller à la Messe *« sinon pour conserver la cuisine »*, et, très certainement, refuser que les protestants viennent menacer les revenus. Et puis la tête d’un Président de Chapitre, donc premier des chanoines, grand colérique, ayant femme (étant l’un et l’autre *« espousez secretement »*) et fier de persécuter et faire mourir les Chrestiens – les Huguenots bien sûr. Et puis la tête d’un Juge Présidial (juge chargé des causes ecclésiastiques), *« engraisé d’un morceau de bénéfice »*. Et puis *« la teste et tout le corps d’un Conseiller du Parlement : « ayant mis ses parties en la coupelle et fourneau d’examen, je trouvoy que dedans son ventre, il y avoit plusieurs morceaux de bénéfices, qui l’avoient tellement engrassé, qu’il ne pouvoit plus tenir son ventre dedans ses chausses »*. Le Conseiller proteste *« si ainsi estoit, que je fusse fol pour tenir les bénéfices, le nombre des fols serait terriblement grand »*. Que répondre ? *« Lors je luy dis tout doucement, que tous ceux qui boivent le laict, et vestissent la laine des brebis, sans les repaistre, sont maudits »* - il y a, dans la Recepte, quatre mentions de ce passage de Jérémie. Mais le Conseiller de mettre Palissy a quia : *« c’est une grande folie, que de se faire pendre, ou brusler, pour soutenir les autoritez de la Bible »*. Car les choses sont claires : la guerre est menée aux Huguenots par appât du gain, et pour sauver les bénéfices. Palissy est désespéré : *« Quand j’eus entendu le propos de ce miserable symoniaque invétéré en sa malice, je fus tout confus, et m’escriay en mon esprit, en eslevant les yeux en haut, et disant, O pauvres Chrestiens, et où en estes vous ? »* (p.205).

## Huguenot ...

L'empereur Théodose avait érigé le christianisme en religion d'Etat en l'an 380 – par l'édit de Thessalonique. Un millénaire plus tard, à peine, le catholicisme était en état d'exténuation. Depuis le tournant de l'An Mil, et les premiers bûchers du roi capétien Robert – nommé pour cela le Pieux – les hérésies se nourrissaient, déjà, du refus de la dîme, de la volonté de retour aux Saintes Ecritures et de purification de l'Eglise, du refus de soumettre la spiritualité de l'homme aux compromissions du temporel, et souvent de quêtes religieuses dérivant hors des schèmes chrétiens et plus ou moins redevables des vieux paganismes résilients. Entre cathares, vaudois, Wycliff, Huss, entre pestes et famines, entre persécution sacrificielle des juifs et reconquête sur les musulmans, entre crises de la papauté et inquisitions, entre le scandale du trafic des indulgences, la simonie et la corruption du clergé, entre la dépravation des ordres mendiants et l'absentéisme des prêtres séculiers détenteurs de bénéfices, le coup de force du monothéisme chrétien allait perdre sa capacité à unir, et se dégrader en religion sinon dualiste, en tout cas très encombrée de contre-pouvoirs célestes : le bien cessait d'être souverain, et sur le visage de l'Autre se dessinait le mal, le diable, Satan. Charlemagne avait établi la peine de mort pour qui brûlerait de prétendues sorcières, et le IXe siècle avait incorporé la condamnation de ces coutumes païennes au droit canon. Revirement doctrinal à la fin du XVe : Rome désigne désormais les sorcières au bûcher. Mais dans de tels crimes de masse, l'inquisiteur persiste aussi parce que le public de pauvres humains, face aux bûchers, en redemande<sup>41</sup>.

Vers 1560 - Palissy est un homme de cinquante ans - c'est toute l'Europe qui, de proche en proche, se lance dans la chasse aux sorcières. Jusque vers 1630, cette chasse compromettra non seulement les plus beaux esprits (comme Jean Bodin, auteur en 1580 de cette effroyable *Démonomanie des Sorciers* lue partout), mais autant les catholiques que les protestants, les luthériens que les calvinistes. Quelle théorie a-t-elle quelque chose à dire sur cette volonté d'occire la femme – étant celle qui crée l'imprévisible nouveau ? Ou seulement de ce rétrécissement, progressif, depuis le XVe mais continu jusqu'au XIXe, de leurs droits – voir, en France, leur écartement de toute fonction dans l'Etat en 1593 ? Est-ce vrai qu'à Ellwangen, dans le Bade-Wurtemberg, en 1588 et entre 1611 et 1618, 450 bûchers furent dressés, éliminant la moitié des femmes et un sixième des hommes ?

Dans l'Europe du deuxième quart du XVIe, on n'en est pas encore là. Les options sont simplement en train de se multiplier. Il y a certes les positions extrêmes menant à l'athéisme. Machiavel avait déjà tranché, faisant de la religion un simple instrument politique – quoique le plus important de tous : « Il faut donc qu'un prince ait grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche chose qui ne soit pleine des cinq qualités susdites, et qu'il paraisse, à le voir et l'entendre, toute miséricorde, toute bonne foi, toute droiture, toute humanité, toute religion. Et il n'y a chose plus nécessaire à paraître avoir que cette dernière qualité » (Le Prince, XVIII, publié en 1513). Quoi qu'il en ait, Lucien Febvre cite lui-même la désignation des athées par Calvin en 1550, étant ceux qui soutiennent que « toutes religions ont été forgées au cerveau des hommes ; que nous tenons qu'il est quelque Dieu, pour ce qu'il nous plaist de le croire ainsi ; que l'espérance de vie éternelle est pour amuser les idiots ; que tout ce qu'on dit d'enfer est pour espouvanter les petis enfans »<sup>42</sup> - énoncé qui n'est guère différent des dénonciations de 1538 de la Sorbonne<sup>43</sup>. Cela même fait un dispositif auquel un athée ne

trouvera rien à redire, sauf à en soustraire les connotations méprisantes – tout humain étant, comme un enfant, un être en devenir, digne pour cela même, et toujours posté comme un idiot devant la contingence du monde. Une définition si exacte de l'athéisme, et d'époque, disqualifie l'argument de Lucien Febvre selon lequel l'athéisme eut été, à cette époque, de l'ordre de l'impensable.

Cette citation suffira à l'athée pour se demander s'il ne faut pas considérer l'athéisme comme latent à toutes les civilisations, partant de ce que toute foi religieuse, déniait la dérélition, serait nécessairement inquiète à elle-même, mieux assurée avec les prières et les offices du matin que dans les ténèbres de la nuit. Et toute foi religieuse serait alors condamnée à se surjouer, pour la trouble paix du croyant auquel ne suffirait plus de s'abîmer en prières. En tout état de cause, il est patent qu'au XVI<sup>e</sup> l'athéisme se devait d'être repoussé dans la clandestinité, sous peine de bûcher. La voie de la contamination de la France, comme l'a montré brillamment Henri BUSSON [1957], fut celle de l'averroïsme padouan, via l'italomanie d'après Marignan - avec un Vicomercato, disciple de Pomponazzi, nommé en 1540 à la première chaire parisienne de philosophie, en ce Collège de France voulu par Guillaume Budé et François I<sup>er</sup> – autre signe du gallicanisme, étant la volonté du pouvoir royal de ne plus dépendre d'un pouvoir spirituel romain, ni d'une Sorbonne aux mains des religieux.

Ce qu'il nous importe ici de retenir, pour ce qui est de Palissy, est la question de l'évolution des rapports entre la foi et la raison : entre celle-ci et celle-là, la faille avait été progressivement ré-élargie depuis la renaissance médiévale, et le simple fait que la distinction soit énoncée promettait que le débat rebondisse indéfiniment, et pas seulement à Padoue. La foi pouvait-elle admettre de n'être redevable que d'elle-même, sans demander aucun fortifiant à la raison argumentante ? Si c'était le cas, la foi pouvait tout aussi bien revenir au paganisme – ce qui fut sa tentation dans l'Italie du Quattrocento. Ou basculer vers un monothéisme dégradé, Satan aidant, en quasi-dualisme – ce qui n'épargna, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup>, ni les catholiques ni les protestants. Il suffisait qu'un appareil clérical, à Rome ou à Genève, redéfinisse le dogme selon son bon vouloir, sans être tenu, à la limite ultime, de répondre d'aucune rationalité d'aucune sorte. A l'autre opposé, la dignité propre restituée à la raison – dignité par laquelle la raison aussi ne se retrouverait plus redevable que d'elle-même – allait frayer le chemin de la pensée scientifique. Dans le fil retrouvé de la science grecque, les bases mêmes de l'explication du monde par la volonté divine étaient mises en cause : la thèse de l'éternité du monde, affirmée par Aristote, nourrissait un questionnement sans fin, et particulièrement subversif : si le monde était éternel, où était le dieu créateur ? Et si Dieu avait créé le monde, que faisait-il donc avant de le créer ? Et l'ayant créé, le laissait-il vivre sa vie ? Ou devait-il, de jour en jour, venir corriger son œuvre ?

La Renaissance n'est pas née de la victoire de la raison sur la foi, ni l'inverse : elle désigne seulement le moment où le conflit est devenu ouvert, celui où il atteignait une tension suffisante pour que l'histoire des rationalités s'accélère. La Renaissance est un moment de fécondité au croisement de deux tentations : la foi inquiète et la raison hésitante.

Erasme fut le tenant de la régénération de l'intérieur de l'Eglise, refusant jusqu'au bout le schisme. Mais la forme parodique et génialement sophistiquée qu'il donna à l'Eloge de la Folie, en 1509,

suggère qu'il était bien tard pour une telle réforme d'une église romaine corrompue de part en part. Celle-ci n'investissait plus que dans le décorum – la décadence produisant l'absolue magnificence de la Basilique Saint-Pierre – et dans la répression de tout ce qui remettait en cause son pouvoir de contrôle. En chaque pays européen, la quête de purification allait se construire selon quelque ligne de fracture locale. En France, puisque le concordat de 1516 consacrait le gallicanisme et l'investiture temporelle des abbés et évêques, la question religieuse allait être largement nationalisée. C'était, en soi, un recul salutaire de Rome, mais cela faisait du roi le protagoniste de la question religieuse : retour au IV<sup>e</sup> siècle, où l'empereur tenait l'église à sa main.

Palissy raconte l'histoire des réformés de Saintonge. Lui-même s'est converti à la Réforme en 1546, au cours d'une décennie dont BUSSON note : « vers 1540, on perçoit des signes très certains d'une explosion irrégulière »<sup>44</sup>. Au départ, quelques purs cherchant refuge dans ces îles perdues. Et puis formant une communauté évangélique, un foyer de christianisme primitif où la lecture des saintes écritures soutient la vertu. Rien que de très banal sans doute, mais qui les place hors de tout contrôle, clérical ou civil – comme d'autres, plus tard, sur le plateau du Larzac. Mêlant révolte sociale et quête spirituelle, Palissy en fait le récit très moral. Il parle des ces laboureurs qui grondent « *en payant les dixmes à ceux qui les reçoivent sans les mériter* » (Rec. p. 98, après la sentence de Jérémie, dans la dédicace au Connétable). Il s'en prend, dans l'adresse au lecteur (p. 103), aux « *Ecclésiastiques Romains* » de la ville, « *ensuivanz leurs voluptez, et desirs charnels accoustumez* » - avec nouvelle mention de Jérémie – et aux « *pervers et iniques, symoniaques, avaricieux* » (p.108). La fulmination prend, là, deux pages entières (pp. 187-188).

Il dresse un tableau idyllique de cette communauté vertueuse, où chacun est incité à exhorter les autres « par hebdomade » : « *il appartient à toutes gens de parler des statuts et ordonnances de Dieu, et à fin qu'on ne mesprisat sa doctrine, à cause de son abjection* » (Rec. p. 215), selon le conseil de Philibert Hamelin, leur prédicateur et saint homme<sup>45</sup> – qui sera pendu et brûlé en 1557. C'est évidemment conforme à la parabole des talents : « *Qu'un chacun selon ce qu'il a receu de dons, qu'il faut qu'il les distribue aux autres* », étant un des principes très humanistes que Palissy rappelle tout au long de son œuvre<sup>46</sup>. C'est bien sûr un principe constant de la Réforme, voulant que tout homme s'adresse à Dieu sans médiation – où la déconsidération du clergé catholique est pour beaucoup. Mais entre, d'une part, la grandeur du monothéisme instituant chacun en créature égale à toute autre, ayant chacun même accès à la vérité divine, et, d'autre part, la logique des appareils cléricaux s'instituant en prescripteurs et contrôleurs, le débat était permanent depuis le christianisme primitif, et ce débat ne pouvait être évacué par l'affirmation d'un principe général<sup>47</sup>. Les éditeurs de 2010 des Œuvres Complètes font état d'une lettre de Calvin à Philibert Hamelin, d'octobre 1553, le dissuadant d'avoir « l'usage des sacrements » et de célébrer la sainte Cène « jusqu'à ce que vous ayez un ordre établi entre vous » (Rec. p. 212, note 516). La communauté recevra son pasteur, en 1558, mais celui-ci était très invité par la noblesse réformée de la région, et la communauté des purs de Saintonge, « *craignans que cela ne fust le moyen de corrompre nos Ministres* » (p. 216), se le confisqua : « *par tel moyen, le pauvre estoit reclos comme un prisonnier, et bien souvent mangeoit des pommes, et buvoit de l'eau a son disner* » puisque « *nous n'avions pas dequoy lui payer ses gages* ». Pourtant Palissy ne devait pas être pauvre à ce moment, et il a sans doute trop raillé les prêtres « *engressés* » pour aller « engresser » ce pasteur-là. L'indice n'est pas absolument décisif, mais il se pourrait bien que Palissy, qui a certainement un caractère entier, soit demeuré très

convaincu que chacun devait demeurer son propre pasteur, comme aux débuts de la communauté<sup>48</sup>. Et que la communauté maintienne une distance par rapport à la noblesse, toute réformée qu'elle soit, constitue un indice supplémentaire de ce que l'opposition sociale et l'opposition religieuse étaient étroitement imbriquées.

Au demeurant, le tableau très moral qu'il dresse des progrès « *en peu d'années* » de la communauté ne semble en rien requérir un clergé quelconque : « *desja les jeux, danses, balades, banquets et superfluytez de coiffures et dorures, avoyent presque toutes cessé* » ; « *on trouvait moyen* » d'accorder les différends et les querelles ; « *il n'estoit question que de Pseaumes, Prieres, Cantiques et Chansons spirituelle, et n'estoit plus question de Chansons dissolues ni lubriques* » ; « *les compagnons de mestier* » se promènent en chantant de même, et de même encore « *les filles et vierges assises par troupes ès jardins* », alors que les « *pedagogues* » enseignaient si bien les enfants que « *mesme il n'y avoit plus de geste puerile* ». Le bon exemple de toute cette piété déteignait sur la ville, et même « *aucun Prestres commençoient d'assister aux assemblées, à estudier, et prendre conseil de l'Eglise* ». La contagion devenait embarrassante : « *Plusieurs gens des villages en ces jours là demandoyent des Ministres à leurs Curez ou fermiers, ou autrement, ils disoyent qu'ils n'auroyent point de dismes : cela faschoit plus les prestres que nulle autre chose, et leur estoit fort estrange* » (p.219). Et de Ministre, il en est davantage question comme interface avec le monde extérieur que comme pasteur actif à l'intérieur de la communauté. Il y a au demeurant d'autres traces de la réticence de Palissy d'obtempérer à l'appareil : réfugié à Sedan après la Saint-Barthélémy, ses démêlés avec le consistoire ne montrent pas un paroissien soumis<sup>49</sup>.

Tout cela est évidemment très puritain, peu rabelaisien, mais dangereusement subversif dans une société construite sur les privilèges. Si les fermiers de la dîme en sont à demander aux réformés de leur envoyer des Ministres, à tout le moins des « *anciens* », pour exhorter le peuple à payer, on approche sans doute du point de rupture. Et la répression, très bientôt, ne fera pas de quartier. C'est la défaite de Palissy : « *pour obvier à leurs tyrannies horribles et execrables, je me retiray secrettement en ma maison, pour ne voir les meurtres, reniements et destroussements qui se faisoient ès lieux champêtres* », et puis dans la ville elle-même. Et de conclure « *durant ces jours mauvais, il y avoit bien peu de gens de l'Eglise reformee en ceste Ville* ».

... à sa manière

Jusque là, Palissy est très certainement un huguenot exemplaire. D'être emprisonné pour cela l'atteste publiquement, pour chaque camp. Pour autant, l'œuvre de Palissy suggère, pour le moins, quelques hiatus par rapport à l'orthodoxie calviniste. On a pu dire de Montaigne qu'il fut bon catholique mais piètre chrétien. Il faut envisager que Palissy ait été exemplaire comme huguenot, mais, somme toute, piètre calviniste, et peut-être même aussi mauvais chrétien que Montaigne.

On a dit de cet esprit fort qu'il était aussi peu superstitieux qu'Erasme – ou que quelques averroïstes padouans. Ainsi, le mot « miracle » ne figure à aucune ligne de son œuvre, sauf à railler la quête de fécondité dans les eaux de Spa ou les « miracles » d'un médecin charlatan. L'Institution Chrétienne

de Calvin - écrite en latin en 1536, traduite par Calvin lui-même en 1541, et dont on peut croire que Philibert Hamelin, ancien imprimeur à Genève, avait ramené quelque exemplaire à Saintes - fait grand cas des miracles, page après page. Le diable ? Palissy raille les vertus « *contre les diables* » et les sorciers prêtées aux pierres rares. Il n'utilise le mot diable qu'au sens figuré, en évoquant un Philibert Hamelin « *d'une si sainte vie qu'il me sembloit que les autres hommes estoient diables au regard de luy* » (Rec. p. 214). Il rapporte que leurs ennemis « *disoyent que nous allions baiser le cul au diable, avec de la chandelle de rosine* » (p.218). Voilà le diable comme lubie de catholiques. Aucune autre mention de diable, et pas une seule de Satan chez Palissy. L'enfer ? Une seule occurrence, au sens figuré. L'Institution Chrétienne de Calvin fait, elle, monter le diable et Satan, ses œuvres, ses astuces et ses « embusches », toutes les trois pages<sup>50</sup>. Non, le diable ne fait pas partie de l'univers mental de Palissy. Et Frank Lestringant [1990] n'avait aucune raison, dans sa contribution au Colloque de 1990, de faire baigner Palissy dans ces atmosphères diaboliques qui n'apparaissent nulle part, ni dans la Recepte, ni dans les Discours admirables. Chez Lestringant commentateur de Palissy, il y a une vingtaine d'occurrences, sur les quatre dernières pages de son texte, de diable, Satan, Antéchrist, enfer, ténèbres, sabbat, maléfices, et adjectifs dérivés. Il n'a non plus aucune raison de détourner vers l'enfer le fameux « *tastant en tenebres* » ou Palissy n'évoque rien d'autre que le difficile travail de la connaissance. Ni aucune raison de rapporter au diabolique « *les chats-huants qui chantaient d'un côté et les chiens qui hurlaient de l'autre* » (voir notre citation en première page) : c'est peut-être sinistre, ou seulement un effet d'écriture réussi, mais ce n'est pas diabolique.

Le mot « sorcier » ? Outre la mention du paragraphe précédent, une seule autre occurrence, lorsqu'il raconte comment un paysan sachant y faire s'est lavé de l'accusation portée contre lui par des envieux : devant les juges s'interrogeant sur « *la cause que ses terres apportoyent si grande abondance de fruits* », il amena enfants et serviteurs, « *chariot et hastelage* » et « *les divers outils qu'il avoit inventez* », invoquant « *le propre labeur de ses mains et des mains de ses enfants et serviteurs* » - ce dont il fut loué (Rec. p. 110). Sorcière ? Aucune occurrence. Il est bien sûr délicat d'interpréter les silences. Mais, en cette époque de chasse aux sorcières, ce silence est assourdissant. Il ne signifierait certainement rien s'il n'impliquait que cet aspect précis. Mais ce silence a une géographie trop précise pour ne pas faire lever un sourcil.

Dans le texte de Palissy, Dieu est omniprésent, avec 73 occurrences du mot dans la Recepte (soit une page sur deux) et 61 dans les Discours (une page sur cinq). Mais Jésus (ou le Christ, ou Jésus-Christ) ? Il apparaît, dans la Recepte, une première fois, dans l'adresse liminaire au Connétable, pour avoir « *laissé un conseil en Saint-Matthieu* », une seconde fois dans l'apostrophe que fait à Palissy ce Conseiller du Parlement dont le ventre trop engraisé de bénéfices ne tient plus « *dedans ses chausses* », pour lui enseigner la soumission : « *Parquoy, je suis d'avis que vous retourniez à vostre première simplicité, vous assurant que vous aurez des ennemis et serez persecutez tout le temps de vostre vie, si par lignes directes vous voulez suivre et soustenir la querelle de Dieu : car telles sont les promesses originalement escrites au vieux et nouveau testament. Ayez donc vostre refuge à vostre chef protecteur et capitaine, notre seigneur Jésus Christ lequel, en temps et lieu, saura très bien venger l'injure qui luy aura esté faite, et en cas pareil la vostre* » (pp.205-206). De n'avoir projeté un Christ efficace que dans la bouche d'un ennemi, cela ne démontre rien, mais c'est gênant. Et faut-il encore mentionner la troisième et dernière apparition de Jésus, seulement pour comparer à Pilate et Judas ces juges de Saintes renvoyant Philibert Hamelin à Bordeaux – ce qui ne fait, cette fois, par

rapport à Jésus, qu'une évocation incidente. Aucune autre occurrence de Jésus dans l'œuvre de Palissy le huguenot – lequel n'a pas vraiment mis ses convictions dans sa poche. Est-il légitime de se demander : cet homme est-il seulement chrétien ?

Les mots « croix », « trinité », « Saint-Esprit » (ou Esprit Saint ) n'apparaissent nulle part. Qu'a pu penser Palissy de Michel Servet, médecin et savant huguenot, brûlé par Calvin, à Genève en 1553, pour avoir nié la sainte trinité et la divinité de Jésus, héritier en cela de ces arianistes qui auront menacé la prééminence des nicéens depuis les premiers siècles ? Le silence de Palissy est-il un évitement ? Et pour terminer, la fonction « recherche » de l'ordinateur n'a trouvé Marie nulle part. L'âme ? Il y a bien quelques apparitions au sens figuré, comme dans « âmes végétatives » ou, une seule fois, en ces pages épiques de l'Art de Terre, « *je dis à mon ame, qu'est-ce qui te triste, puis que tu as trouvé ce que tu cherchois ?* » (DA p. 491). Mais d'âme chrétienne, ou platonicienne, aucune d'aucune sorte. Pas plus que le nom de Calvin. Enfin, la prédestination ? Ou au moins la grâce - puisque se joue là, depuis Saint Augustin, la question du déterminisme et celle de la liberté humaine face à Dieu. Rien, toujours rien. Et l'on sait bien que c'est là un des thèmes de prédilection de Calvin – et aussi, bientôt, un point de division de la théologie calviniste : Le chapitre XXI de l'Institution Chrétienne a titre : « De l'élection éternelle par laquelle Dieu a prédestiné les uns au salut, et les autres à la condamnation ». Et rien chez Palissy n'évoque même l'ombre d'un Dieu aussi implacable : il s'en tiendra à la parabole des talents, du « *don que j'ai reçu* » et que donc il faut multiplier.

On pourrait imaginer, à tout cela, une réponse facile : Palissy n'est pas intéressé par la théologie, et ce ne serait pas cela qui en ferait un mauvais huguenot. Ignorons le contre-argument de l'intérêt que tout huguenot doit porter aux « saintes escritures » - il serait bien faible, et d'autant plus faible que Palissy les lit et les cite. Répondons sur le fond : cet homme, qui s'intéresse à tant de choses, lit la Bible et va cueillir ses métaphores à tous les horizons, ne s'intéresse pas à la théologie pour une raison très simple, c'est qu'il n'y voit précisément aucun intérêt. Il faut même se demander s'il y voit autre chose qu'un chapitre de plus de ces « resveries » de Théorique et autres doctes latins qui suscitaient ses sarcasmes. On sait bien au demeurant que la Bible elle-même a fourni l'argumentaire le plus constant à ceux qui allaient contester au cours des siècles les innovations théologiques nicéennes ou romaines comme la nature trinitaire de Dieu ou la pleine divinité du Christ. Doit-on exclure qu'un esprit analytique comme Palissy, si manifestement porté à la contestation des savoirs convenus, ait simplement rapporté la théologie christique non seulement à ce clergé catholique pour lequel il n'avait que railleries mais à ces doctes latins pour lesquels il n'avait que sarcasmes ? Sachant que Palissy a lu Cardan libre-penseur, c'est bien commode de ne s'interroger que sur les éléments de « philosophie naturelle » que l'un a pu trouver chez l'autre. Et du reste de Cardan, qui était théologiquement subversif, qu'a retenu Palissy ? Cela seul mériterait une monographie.

## Un monothéisme épuré

Il y a un certain nombre de choses à tirer de la lecture des « Saintes Escritures » par Palissy. Déjà, l'Ancien Testament est plus présent que le Nouveau. Celui-ci inspire peu de choses qui ne relèvent pas d'une morale générale. L'Évangile de Matthieu apparaît deux fois – si l'on veut bien omettre



l'évocation d'une sentence relevant du bon sens dans l'adresse au connétable. Il s'agira, dans un cas, de rappeler que les « *enfants et esleus de Dieu seront persecutés jusqu'à la fin* », par « *les pervers, iniques, symoniaques, avaricieux et toute espèce de gens meschans* » (Rec. p. 108) – où l'on pourrait ne voir qu'une manifestation de pessimisme de celui qui écrit son texte en prison. Dans l'autre cas, il s'agit d'invoquer la providence de Dieu pour les créatures les plus faibles, point sur lequel nous reviendrons. Aux Epîtres de Paul, il y a trois références. La première, qui revient à de nombreuses reprises, a trait à la parabole du talent à ne point « celer » mais à « multiplier » - dont on a dit qu'elle relève de l'humanisme, et non pas spécifiquement du prosélytisme calviniste. La deuxième, que Palissy devait chérir, dit qu'il faut se garder de « *vaine philosophie* », pour préférer la bonne philosophie – à charge évidemment pour Palissy d'être juge. La troisième référence à Paul rappelle qu'il n'y a rien « *de plus meschant que l'avaricieux* », l'avarice étant « *la racine de tous maux* » (Rec. p. 187) – cette mise en cause étant un des leitmotifs de Palissy, qui n'y mêle Paul qu'à cet endroit précis.

Les références à l'Ancien Testament paraissent plus significatives. Il y a d'abord ce Psaume 104 de David, omniprésent dans la Recepte : ce psaume est une ode à la beauté de la nature et à Dieu dont elle est le chef-d'œuvre – ayant déjà inspiré, à François d'Assise, le Cantique des Créatures. Du psaume, voici deux extraits :

....  
*Et c'est afin que les bestes des champs  
 Puissent leur soif estre là étanchans :  
 Beuvant à gré toutes de ces breuvages,  
 Toutes, je dis, jusqu'aux ânes sauvages,  
 Dessus et près de ces ruisseaux courans,  
 Les oiselets du ciel sont demeurans,  
 Qui du milieu des feuilles et des branches,  
 Font résonner leurs voix nettes et franches.*

...  
*De terre soyent infidèles exclus,  
 Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.  
 Sus, sus, mon cœur, Dieu, où tout bien abonde  
 Te faut louer : louez le tout le monde<sup>51</sup>.*

Le psaume n'est jamais loin dès que Palissy aborde aux merveilles de la nature, « *lesquelles choses me donnaient occasion de tomber sur ma face, et adorer le vivant des vivans, qui a fait telles choses, pour l'utilité et le service de l'homme* » (Rec. p. 190). Il faut noter que l'on se retrouve davantage dans un rapport d'admiration que dans un rapport de prosternation – ce qui nous rapproche de quelques mystiques médiévaux. On ne sait rien des circonstances de la conversion de Palissy à la Réforme en 1546. Mais s'il avait connu une nuit de la conversion, comme Augustin découvrant les Epîtres de Paul, c'est ce texte-là qui eut pu faire sa foi, sinon toute sa foi. Par contre, ce que Palissy a sans doute rêvé comme devant être son grand œuvre, le jardin délectable – qu'il ne réalisa jamais, mais dont il a transcrit certains thèmes dans la grotte – est conçu sous l'inspiration de ce psaume : « *en contemplant le sens du Pseaume cent quatrième [...] il me prit deslors une affection si grande*

*d'edifier mondit jardin, que depuis ce temps-là, je n'ay fait que rêver apres l'edification d'iceluy : et bien souvent en dormant, il me sembloit que j'étais après, tellement qu'il m'advint la semaine passee, que comme j'estois en mon lict endormi, il me sembloit que mon jardin estoit desja fait, en la même forme que je t'ay dit cy dessus, et que je commençois desja à manger des fruits, et me recréer en iceluy, et me sembloit qu'en passant au matin par ledit jardin, je venois à considérer les merveilleuses actions que le Souverain a commandé de faire à nature, ... ». Que disent de lui les obsessions d'un homme ?*

Outre ce psaume, et aussi la sentence de Jérémie sur le bon pasteur, c'est évidemment la Genèse que l'on retrouve chez Palissy le transformiste. La question devient brûlante : allait-il s'en tenir à une lecture littérale du saint texte, et donc s'interdire le passage au doute scientifique - étant la raison travaillant à comptes propres ? Ou va-t-il, ici ou là, se mettre à tricher par rapport à la littéralité ? Dans la Recepte, après mention des pierres qui se dissolvent<sup>52</sup>, « *estant reduite en terre* », laquelle terre « *n'est jamais oisifve* » (Rec. p. 131), on trouve l'interprétation personnelle de Palissy de la création « de toutes choses ». Le personnage Demande, qui a déjà le profil du Théorique des Discours, lui rappelle le texte sacré : « *dès le commencement que Dieu fit le Ciel et la terre, il fit aussi toutes les pierres, et n'en fut fait oncques depuis. Et même le Pseaume, sur lequel tu veux edifier ton jardin, rend tesmoignage, que le tout a esté fait dès le commencement de la création du monde* ». C'est ici que Palissy le transformiste opère le glissement qu'il répètera à de nombreuses reprises, et de manière toujours cohérente : « *Je ne vis oncques homme de si dure cervelle que toy : je sçay bien qu'il est escrit au livre de Genèse, que Dieu créa toutes choses en six jours et qu'il se reposa le septiesme : mais, pourtant, Dieu ne créa pas ces choses pour les laisser oisifves, ains chacune fait son devoir, selon le commandement qui luy est donné de Dieu. Les astres et planètes ne sont pas oisifves, la mer se pourmeine d'un costé et d'autre et se travaille à produire choses profitables, la terre semblablement n'est jamais oisifve : ce qui se consomme naturellement en elle, elle le renouvelle et le reforme derechef, si ce n'est en une sorte, elle le refait en une autre* » (p. 132). En clair, Dieu a bien pu créer ceci ou cela, et ce n'est pas cela qui importe d'abord ; ce qui importe, juste davantage, c'est comment les choses se transforment.

Il faut remarquer que ce coup de force<sup>53</sup> se résume à très peu de chose : il n'y a plus d'étant, il n'y a que du devenant. Un étant est désignable par un mot quelconque du vocabulaire : il y en aura toujours un qui fera l'affaire. Un devenant ne peut être réduit à sa nomination, et requiert l'analyse qui en reconstruira la complexité. Cela seul renvoie Dieu à l'abstraction : à supposer même que l'on fasse de Dieu le maître du devenir plutôt que seulement le maître créateur de l'étant, encore faudrait-il que l'on explicite les modalités de ce devenir pour avoir quelque chose à rapporter à Dieu. Ce n'est plus Dieu qui est engagé, c'est l'analyse de ce qu'il devient d'ailleurs indifférent d'en encore lui rapporter, puisque l'analyse ne peut plus se nourrir que d'elle-même. Dire que « *Dieu a mis un ordre en nature* » (DA p. 515) – ce que Palissy répète sous différentes formes - n'acquiert un sens quelconque qu'à la condition que cet ordre soit décrit – alors qu'un énoncé tel que « *Dieu a créé toutes choses* » se suffit à lui-même, et clôt tout débat. A chaque fois que Palissy évoque le « *commandement de Dieu* » ( ou « *commandé par Dieu* »), faisant au total une quinzaine d'occurrences), c'est à propos d'enchaînements décrits avec précision – et ce sont ces enchaînements qui évidemment importent : l'adjonction de Dieu n'ajoute rien d'autre qu'elle-même, et a cessé de contraindre l'analyse.

Palissy est parfaitement cohérent lorsqu'il revient sur la création du monde en notant : « *deslors que Dieu crea la terre, il mist en icelle toutes les substances qui y sont et qui y seront* » (DA p. 340). Et les **substances** sont bien ce qui va autoriser la recombinaison indéfinie. De même, lorsqu'il évoque les « *semences jetées par Dieu* » (nombreuses occurrences, par ex. DA p. 349, p. 400, p. 447), il est sorti d'une lecture littérale – celle que Calvin maintient lorsqu'il note que « la création a continué jusqu'à ce que l'œuvre fut entièrement accomplie »<sup>54</sup>. Voici la liste des substances : « *Il faut que tu tiennes pour une chose certaine que toutes les eaux qui sont au monde qui ont esté et seront, furent toutes créés en un mesme jour, si ainsi est des eaux, je te di que les semences des metaux et de tous mineraux et de toutes pierres ont esté créés aussi en un mesme jour : autant en est de la terre, de l'aër et du feu, car le souverain créateur n'a rien laissé de vuide, et comme il est parfait, il n'a rien laissé d'imparfait. Mais [...] il a commandé à nature de travailler, produire et engendrer ...* » (DA p. 328-329). De cela, on trouve de nombreuses répétitions, ici pour l'eau, là pour les minéraux ou les métaux. Il faut ajouter l'autre expression de Palissy qui revient souvent : Dieu ayant mis les substances ou semences, il lui revient de « *donner le croistre* » ou « *l'accroissement* » (par ex. DA pp. 326-327), autre manière de dire que la nature doit « *travailler, produire et engendrer* », ou encore de dire que les substances sont soumises à des règles de fonctionnement établies par Dieu, règles encadrant le devenir mais ne le déterminant pas. C'est un déterminisme ouvert, en ce sens qu'il donne des règles de transformation, mais ne dit pas le point d'arrivée puisqu'il n'y a que des états de transition : c'est la nature qui travaille.

Le monde de Palissy n'est pas un monde de choses créées, mais un monde qui se fait, se défait et se transforme, où les choses « *en se deformant tournent bien souvent de nature à autre et de couleur à autre* » (DA p. 423-424). Dieu a cessé d'être la *causa causalissima omnium rerum*, et c'est à la raison humaine qu'il revient de construire le monde. Une seule audace, et toutes les garnisons sont désarmées.

Cela signifie tout aussi bien, lorsque l'analyse se construit, que Dieu peut n'intervenir comme facteur causal ou déterminant qu'à titre provisoire, donc que l'ordre qu'on impute au commandement divin demeure toujours passible de révision sitôt que l'on trouve une meilleure raison. L'exemple frappant est celui des limites de la mer. « *Dieu a constitué les limites de la mer, lesquelles elle ne passera point : ainsi qu'il est escrit es prophetes* », lit-on au début des DA (p. 282). Mais cette sentence issue d'une lecture littérale semble n'engager à rien. Ce ne sont pas les marées – dont Palissy fut un observateur systématique – qui vont le faire changer d'avis, mais simplement le fait que quand il faut construire, à propos des coquillages fossiles, un enchaînement qui requiert que la mer n'occupe plus les mêmes espaces, il n'hésite pas : « *après que la mer a été retirée de cette partie-là ...* », « *la mer s'est retirée de cette contrée et [...] elle peut avoir autant gagné en un autre endroit* » : « *voilà comment la mer se deminuant d'une part, accroist d'autre part* » (DA p. 444-445).

Dans le schème causaliste sur la base duquel l'analyse cherche à construire sa compréhension du monde, Dieu intervient ainsi à la fois, dans le détail, comme cause facultative et, de manière implicite, comme garant du principe causaliste. Comme cause facultative, puisque chaque enchaînement « découvert » signifie que l'on met la volonté divine de côté, repoussant Dieu plus loin dans l'abstraction. Mais aussi comme garant du principe causaliste puisque s'il n'y a pas de cause

apparente, la volonté divine vaut comme cause générale. Ceci fonctionne évidemment en cohérence avec « *le bel ordre que Dieu a mis en nature* » ( DA p. 341) : cet ordre est un ordre déterministe, où rien n'est susceptible d'échapper à un schème causaliste – sauf que, nous le verrons, ce schème ne concerne qu'une nature sinon « inerte », du moins mise en position d'extériorité par rapport à l'homme. Et cela inclut les choses invisibles – tant qu'elles le sont : « *Si je connoissois la cause j'en pourrais parler. Le venin de la peste est invisible. Il va de jour et nuit ainsi que Dieu luy a commandé* » (DA p. 384) – et, plus bas sur la même page « *parce que les natures des divers venins sont si mal aisées à connoistre* ». De même, dans le Traité des Métaux et de l'alchimie, Pratique répond : « *Je t'ay donné seulement cest exemple, afin qu'il ne te prenne jamais envie de chercher generation, augmentation ni congelation des métaux : par ce aussi que c'est une oeuvre qui se fait par le commandement de Dieu, invisiblement et par une nature si tresoculte qu'il ne fut jamais donné à homme de le connoistre* » (DA p. 338). Ou un peu plus loin, sur le même sujet : « *Car c'est Dieu luy mesme qui a jette la semence des métaux en la terre. Et [les alchimistes du grand oeuvre] veulent entreprendre de faire une oeuvre qui se fait occultement dans la terre, de laquelle ils ne connoissent ni le moyen ni les matières, ni par quelle vertu ni comment, ni en combien de temps la chose peut parvenir à sa perfection.* » (p. 348).

## La providence particulière

Il y a ici une séquence fondamentale du point de vue de l'histoire des sciences, puisque la science galiléo-newtonienne va pousser le schème déterministe jusqu'à la mystique, jusqu'à ce qu'un Laplace réponde à Napoléon que Dieu est une hypothèse dont on n'a plus eu besoin – c'est-à-dire dont on a appris à se passer, puisque la nature de Laplace contient son propre déterminisme fermé, avec son Démon bien connu. Il n'en est que plus important de s'attacher à ce que Palissy inclut dans cette providence divine, et à ce qu'il en exclut.

De providence divine, il y en a (au moins) de deux sortes. Appelons l'une providence générale, étant celle qui s'occuperait d'instaurer un ordre a priori sans plus intervenir. L'autre, appelons-la providence particulière, étant celle qui opère une intervention ponctuelle dans le cours du temps. On ne trouve qu'une et seule mention d'une « providence » fonctionnant comme intervention particulière : celle qui est intervenue pour aider Robin à s'échapper lors de la persécution des huguenots de Saintes (Rec. p. 210). Même si le terme de « providence » n'y apparaît pas, il faut bien sûr mentionner ces autres énoncés où Dieu intervient en quelque sorte *ad hominem, hic et nunc* : cela se trouve toujours dans le récit que Palissy fait de la Réforme en Saintonge : « *Dieu favorisa si bien notre affaire ...* » (Rec. p. 218), Dieu tenant tels ennemis « *l'espace de deux années, ou environ à Tolose, à fin qu'ils ne nuisissent à son Eglise* » (ibid.). On trouve encore une intervention divine *ad hominem* dans ceci : « *... les horribles dangers de la guerre, desquels Dieu m'avait merveilleusement délivré* » (p. 223).

Il faut invoquer ces « *talens que Dieu m'a donnez* » (DA p. 434), qui reviennent à de nombreuses reprises. Qu'ils soient un don de Dieu à la personne singulière est constitutif, en logique, d'un devoir qui redouble le lien personnel à ce Dieu : « *Qu'un chacun selon ce qu'il a reçu de dons, qu'il faut qu'il*

*les distribue aux autres, et que tout arbre qui ne fera point de fruit sera coupé et jeté au feu* » (Rec. p.215, inspiré des Evangiles). Cela n'est pas un appel au prosélytisme religieux, mais l'affirmation d'une obligation de partager le savoir. On se laisse aller à penser, en lisant Palissy, que notre grand artiste de cour pourrait rendre ses devoirs à Dieu autant qu'à l'idée qu'il semble parfois se faire de ... son propre génie. Lisons, dans un registre simplement moral : « *Le fol celant sa folie vaut mieux que le sage celant son savoir* » (DA p. 245, inspiré de l'Ecclésiastique). Dans un registre plus personnel, à propos des « *talens* » ci-dessus, Palissy dit que « *la vieillesse me presse de [les] multiplier* » et « *qu'il seroit bon de mettre en lumière tous ces beaux secrets pour laisser à la postérité* » (DA p. 434). Les « *excellents secrets* » mentionnés dans le titre complet des Discours sont bien ce dont il s'approprie le plein mérite à lui-même, selon ce qu'il suggère dans la dédicace à Antoine de Ponts, et de deux manières à quelques lignes d'intervalle : « *Parquoy je me suis efforcé de mettre en lumière les choses qu'il a lieu à Dieu me faire entendre, selon la mesure qu'il luy a pleu me departir, afin de proufiter à la postérité* » ; et « *j'ay trouvé grâce devant Dieu qui m'a fait connoistre des secrets qui ont esté jusques à présent inconnuz aux hommes, voire aux plus doctes* » (DA p. 246).

Dans la Recepte déjà, les inscriptions tirées du Livre de la Sagesse (alors nommé Livre de la Sapience) pour être portées dans le jardin délectable associent la savoir et l'éternité : « *Desir de sapience meine au Règne Eternel* », ou « *Par Sapience l'homme aura immortalité* » (p. 176). De même source, la morale est bien là : « *Sans sapience, est impossible de plaire à Dieu* » (p. 166). Mais quand bien même un bel orgueil irait embellir la moralité du faire savoir, il y a peu de doute que Palissy doive bel et bien être considéré comme un esprit religieux, en cela qu'il affirme clairement un double rapport personnel à son Dieu : Dieu fait des dons à l'homme, et pour cela l'homme doit louer Dieu. Ce n'est pas un rapport marqué de culpabilité, ni de prosternation coupable, ni de déploration, ni inspirateur de pénitence. L'homme a des devoirs, et Dieu a des devoirs. Ce n'est pas un pénitent agenouillé, mais un homme fier qui prend Dieu à partie de la dérélition : « *Jusques à quand laisseras-tu souffrir et endurer les Prophètes et esleus, que tu as mis à la merci de ceux qui ne cessent de les tormenter ?* » (Rec. p. 227, à la fin du récit de l'échec de la Réforme). Il y a comme une sorte d'écho du christique « *Eli, Eli, lama sabachtami* » rapporté par l'Evangile de Matthieu (« *Dieu, Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »).

Il faut encore noter que dans les Discours admirables, publiés dix-sept ans plus tard, on ne trouve quasiment aucun indice d'une telle providence particulière : est-ce à dire que Palissy, en vieillissant, aurait repoussé ce Dieu vers une abstraction croissante ? Qui peut se prononcer sur les convictions profondes d'un homme, et jurer que ses écrits sont le calque, tout le calque, de ses convictions et restrictions mentales ? Que le doute nous inspire, comme il a du inspirer Palissy.

### ... et la providence générale

Par contre, l'abondance de ce qui nourrit, chez Palissy, les vues d'une providence générale est tout à fait flagrante. Ce n'est pas la mention explicite de « *providence* » qui donne le plus à glaner. Celle-ci est mentionnée pour avoir appris à quelques pousses de plantes à compenser leur faiblesse en se liant et en s'entortillant « *plusieurs ensemble, et estans ainsi fortifiées et accompagnées l'une de*

*l'autre, ... »(Rec. p.190) . Même « providence » divine pour fournir d'aussi dures coquilles assurant la défense de coquillages et poissons pourtant si faibles (p. 226). Même providence encore, et cette fois de plus de conséquence, pour cette sorte de programmation génétique : « Je t'ose dire que tout ainsi comme la semence humaine apporte en soy les os, la chair et toutes les parties distinctes de la forme humaine, aussi en la semence végétative sont compris les troncs, les branches les feuilles, les fleurs et les fruits, les vertus, les couleurs, les senteurs, et tout cela par un ordre que l'admirable providence de Dieu a commandé» (DA p. 520). On peut y voir une forme de l'homoncule dont Descartes donnera la version mécaniciste, à l'opposé des schèmes du transformisme. Mais les chimistes, et Palissy en est un, n'ont jamais été des apôtres de science mécaniciste.*

Les évocations de la providence générale, sous forme de « *l'ordre que Dieu a mis en nature* », ou de « *ainsi que Dieu a commandé* », sont, elles, omniprésentes, et cela encadre ses analyses. Au comptage des occurrences (« Dieu » associé à « ordre », à « commandement » ou à « commandé »), on trouve dix-sept occurrences sur les quasiment cinq cents pages de l'édition moderne, soit une toutes les trente pages (quatre dans la Recepte, treize dans les Discours).

Cet ordre mis en nature vise bel et bien des règles établies a priori. Cette providence est souvent attribuée, par Palissy, à un Dieu qualifié de souverain en des termes qui confirment la création a priori : « *Souverain et premier édificateur* », « *Souverain géométrien et premier édificateur* », « *Souverain Architecte* », « *Souverain fontainier* », « *Souverain fondateur* », « *Souverain créateur* ». (On sait que plusieurs de ces termes seront glorifiés, à partir du XVIIe, par les maçons et les déistes, mais celui de Souverain Architecte, par exemple, fut déjà utilisé par Platon, et en tout cas par Pic de la Mirandole, par Erasme, et par Ambroise Paré en 1572. S'il devait y avoir une paternité de Palissy, ce serait sans doute pour le seul terme de Souverain Fontainier.) Le Dieu de Palissy est bel et bien souverain, en ce qu'il a créé un monde tout à la fois parfait et évolutif, dans lequel il n'y a pas de place pour le Chaos – donc pas non plus pour un quelconque Satan étant la figure donnée au Chaos et au désordre. Mais cette souveraineté est limitée, puisque ce monde de substances, muni de ses règles de transformation, marche tout seul. L'ordre « *commandé par Dieu* » vaut comme principe général d'ordre ne préjugant pas des modalités par lesquelles il se manifeste : il est la garant d'une vue déterministe, mais ne dit rien d'aucune détermination particulière. Dieu est garant du tout, mais de rien en particulier, et toute connaissance acquise repousse Dieu un peu plus loin dans l'abstraction.

En cela, on est loin de la vision d'un Calvin, pour lequel Dieu demeure souverain à tout moment, et peut à tout moment intervenir « selon que bon luy semble » ou « selon qu'il luy semble bon », selon les termes de son Catéchisme de Genève. Et nous demeurons loin des interrogations sur le pouvoir que Dieu aurait de faire tourner le monde d'une manière plutôt que d'une autre, et même de déroger à l'arithmétique – souci constant de Thomas d'Aquin à Descartes. Il n'y chez Palissy qu'un critère imaginable de fonctionnement, celui de l'harmonie et de la beauté de la nature – ou le poétique l'emporte sur le théologico-philosophique.

En cela, également – et ce point nous paraît fondamental pour situer Palissy dans l'histoire de la rationalité – c'est Palissy, et non pas Calvin, qui anticipe sur les Lumières : Dieu cesse d'encombrer le

monde de ses prescriptions détaillées. Le déiste ne demande plus à Dieu de fournir les explications, ni ne le compromet dans l'organisation du monde. Le déiste, Palissy ou Voltaire, accède au regard scientifique comme Laplace : il est toujours disposé à sortir Dieu des hypothèses. La vénération portée à Dieu devient une sorte de politesse émue.

## Animisme ? Empathie ? Vitalisme ?

Une nature qui marche toute seule, disions-nous. Dieu a donné « le croistre ». Certes, les pierres et minéraux sont inertes, quoiqu'impliqués dans des dynamiques de transformation : *Aussi t'ay-je dit que toutes les matieres minerales (que tu appelles corps morts) furent aussi créés comme les végétaives, et se travaillent à produire semences pour engendrer d'autres. Aussi les minerales ne sont pas tellement mortes qu'elles n'enfantent et produisent de degré en degré choses plus excellentes, et pour mieux te le faire entendre, les matieres minerales sont entremeslées et inconnues parmy les eaux, en la matrice de la terre, ainsi que toute humaine créature et brutale est engendrée sous espèce d'eau en sa formation : et estant entremeslées parmy les eaux, il y a quelque matiere supresme qui attire les autres qui sont de sa nature pour se former » (DA p. 341). Jusque là, il ne s'agit que de chimie, même avec une note *allegro*.*

Mais dès que l'on passe à la nature vivante, c'est d'autre chose qu'il s'agit, et sans qu'il soit besoin, dans la majorité des cas, d'en appeler au bon dieu. Ici ce seront les douleurs de l'enfantement, où le végétal se rapproche de l'animal : « *Et te faut aussi noter que nulle nature ne produit son fruit sans extrême travail, voire et douleur : je dis autant bien les natures vegetatives, comme les sensibles et raisonnables. Si la Poule devient maigre, pour espellir ses Poulets, et la Chiene souffre en produisant ses petits, et conséquemment toutes espèces et genres, et mesme la Vipère, qui meurt en produisant son semblable, je te puis aussi asseurer que les natures vegetatives et insensibles souffrent en produisant leurs fruicts. J'estois quelque fois és iles de Xaintonge, où j'apperceu une vigne plus chargée de fruits que toutes les autres, et m'enquerrant de la raison, on me respondit qu'elle estoit chargée à la mort : lors ayant demandé l'interprétation de cela, on me dist, qu'on lui avoit laissé plus de rameaux que de coustume, parce qu'on la vouloit arracher apres la cueillie, et que autrement on n'eust voulu permettre qu'elle eust chargé si abondamment, ce qui vaut autant dire que si on laissoit faire ausdites vignes ce qu'elles voudrovent, qu'elles se tueroyent, à cause de l'abondance des fruits, qu'elles s'efforceroient de produire » (Rec. p. 126-127). Mais Palissy est un homme pratique, et cela justifie qu'il faille tailler et couper les arbres « *au temps d'hyver et froidures seches* » : ignorant et donc ne nommant pas la sève, ce n'est jamais que de la bonne observation. On pourra juger que si tentation animiste il y a, cela demeure sobre. Un biologiste ou un vigneron pourra, j'imagine – mais c'est à vérifier – dire à peu près la même chose avec d'autres catégories.*

Là ce sera la douleur de l'arbre que l'on eût mieux fait de couper avec un outil adéquat plutôt qu'avec des outils ébréchés. Mais il faut lire avec attention : « *Je m'esmerveille que le bois ne crie d'estre ainsi vilainement meurtri* » (Rec. p. 121). Et Palissy d'asséner derechef la leçon du travail propre et de l'art de la taille, avec un luxe de raisonnements précis, auxquels tout bon jardinier souscrira. Il fait le parallèle avec l'art du chirurgien : le membre tranché net se soignera mieux que

celui coupé « *d'une serpe toute esbrechée* » - où l'on retrouve une des leçons de cet Ambroise Paré que Palissy ne connaîtra que quelques années plus tard. Il semble raisonnable, plutôt que d'y voir une tentation animiste, d'y voir un effet d'empathie, de la part d'un amoureux de la nature – ceux d'aujourd'hui parlant de « blesser un arbre ». Rien, en tout cas, de l'animisme explicite et revendiqué d'un Ronsard et autres poètes de la Pléiade – du Bellay, Pontus du Tyard et autres magiciens du langage qui voulurent, en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle, faire reculer le Monstre de l'Ignorance, gloire à eux. D'ailleurs, à propos de ces laboureurs qui « *ne font qu'avorter la terre et meurtrir les arbres* », Palissy ajoute : « *Les abus qu'ils commettent tous les jours ès arbres, me contraignent en parler ainsi d'affection* » (Rec. p. 121). C'est bien de l'empathie.

Par contre, il y a bien chez Palissy une sorte de vitalisme, dont Michel JEANNERET [1998] a montré l'inscription au cœur de la Renaissance. Il n'y a pas, chez Palissy, de chaos créateur de monstres et d'hybrides, mais le transformisme de Palissy est bel et bien exubérant, et la nature y est bien « vivace et expansive », quoique soumise à des lois. Sur ce plan-là, il y a bien chez Palissy quelque chose du Ronsard des Derniers vers : « On ne meurt point, on change seulement ». La particularité de Palissy est ici de donner le pas à la démarche analytique. Et Palissy ne mentionne ni Ronsard, ni la Pléiade.

## Evolutionnisme ?

C'est encore de l'empathie mais c'est déjà autre chose aussi, qui amène Palissy à ceci – la citation est longue, mais c'est l'une de ces belles pages de Palissy et elle mènera à la suite : « *... j'aperceus certains arbres fructiers, qu'il sembloit qu'ils eussent quelque cognoissance : car ils estoient songneux de garder leurs fruits, comme la femme son petit enfant, et entre les autres, j'aperceus la vigne, les concombres et poupons [melons] qui s'estoyent faits certaines feuilles desquelles ils couvroient leurs fruits, craignans que le chaud ne les endommageast, je vis aussi les rosiers et gruseliers qui à fin de défendre ceux qui vouldroyent ravir leurs fruits, ils s'estoyent faits des armures et espines piquantes au devant desdits fruits. J'aperceus aussi le froment et autres bleds ausquels le Souverain avoit donné sapience de vestir leur fruit si excellemment, voire plus excellemment, que Salomon ne fut oncques si justement vestu avec toute sa sapience. Je considéray aussi que le Souverain avoit donné au chastagner de sçavoir armer et vestir son fruit d'une industrie et merveilleuse robe : semblablement le noyer, allemandier et plusieurs autres espèces d'arbres fructiers lesquelles choses me donnoyent occasion de tomber sur ma face et adorer le vivant des vivans qui a fait telles choses pour l'utilité et service de l'homme : lors aussi cela me donnoit occasion de considérer notre misérable ingratitude, et mauvaistié perverse et de tant plus j'entroy en contemplation en ces choses, d'autant plus j'estois affectionné de suivre l'art d'agriculture et mespriser ces grandeurs et gains deshonestes lesquels à la fin, faut qu'ils soyent recompensez selon leurs merites ou demerites* » (Rec. p.190). Notons ici qu'à nouveau ce n'est pas Dieu qui a réalisé, et il n'a pas vêtu les blés : il a seulement donné aux blés la « sapience » de le faire eux-mêmes, tout comme Salomon le fit en utilisant sa propre « sapience ». Il fournit non pas la robe de la châtaigne, mais, au châtaignier, de « *sçavoir armer et vestir* » son fruit.



C'est cela qui est singulier : le transformisme général de Palissy prend ici quasiment la forme d'un évolutionnisme. Les rosiers se sont fait des épines pour se défendre. Et les concombres des feuilles destinées à protéger les fruits – à moins que ce ne soient les fruits qui aient appris à se protéger sous les feuilles. L'intuition ne porte pas sur une sélection – quoique le rosier se défende de quelque chose - mais sur une adaptation. Le schème n'est pas celui, darwinien, d'une mutation au hasard, c'est-à-dire sans règle et abandonnée à quelque démon – ni d'une sélection fonctionnant de manière tautologique ( survit ce qui survit). Le schème, chez Palissy, est celui d'une inventivité de la nature vivante, sur un schème plutôt plus proche des schèmes émergentistes. Ce n'est plus fixiste, ce n'est certainement pas darwinien. Palissy est un observateur qui s'est fait une conviction : la vie est mouvement, et se construit elle-même.

Il y a chez Palissy plusieurs autres passages où il célèbre l'inventivité du vivant – dut-il les emprunter quelques éléments à Pline, cet autre observateur de génie qui notait, sur un mode spinoziste, que « la puissance de la nature [...] c'est ce que nous appelons Dieu ». Ainsi du hérisson piquant la pomme pour l'emporter ou du renard qui, pour s'épucer, prend un bout de mousse dans son bec, s'immerge lentement en laissant remonter les puces vers son dos, puis vers son museau, et plonge lorsqu'elles se sont réfugiées sur le bout de mousse ; ou encore du renard qui, pour se nourrir, fait le mort, sur le dos, « *tirant son membre* », attendant que le grole vienne picorer ces chairs offertes pour s'en saisir (Rec. p. 193-194). Palissy dit avoir assisté à la scène, « *la plus fine et subtile que j'ouys onques parler* » - mais il est possible qu'il l'ait lue chez Pline.

## L'homme et la création

Dans le monothéisme épuré de Palissy, deux contradictions logiques majeures sont à l'œuvre – c'est-à-dire créent la tension féconde. La première contradiction tient à la cohabitation d'une création si parfaite et d'un homme si « plein de folie ». Pour rendre cela compatible, Palissy n'évoque aucun péché originel, et son eschatologie demeure allusive – à peine quelques occurrences, dans la Recepte, de « damnation » (ou « damné »), ou les « *peines éternelles* » que prendra le Conseiller du parlement « *pour le plaisir et délectation de [son] ventre* » (Rec. p. 204), un « *paradis terrestre* » qui ne sert qu'à dire, et par deux fois, que le jardin délectable sera aussi beau, et rien de tout cela dans les Discours Admirables. En clair, Palissy prend acte de l'existence du mal chez l'homme, et de son ignorance, et pour le surplus il n'en fait aucune théorie – sauf à constater que ces folies rendent obliques et changeantes les mesures que l'on prendrait de la « teste d'homme ».

Il faudrait ajouter que Palissy annonce, pour clore la Recepte, qu'il fera un autre livre : « *Après que j'auray érigé mes fourneaux Alchimistals, je prendray la cervelle de plusieurs qualitez de personnes, pour examiner et sçavoir la cause d'un si grand nombre de folies qu'ils ont en la teste, à fin de faire un troisieme livre, auquel seront contenus les remèdes et receptes pour guerir leurs pernicieuses folies* » (Rec. p. 236). Nous n'aurons pas droit à ce grand livre-là, mais cela dit tout de même que le mal en l'homme est contingent, puisqu'il y aurait moyen de le guérir. A quelques notations, on peut supposer que, dans l'idée qu'il s'en faisait, il allait s'y trouver des choses plutôt subversives. Par exemple, on peut se demander où ceci aurait amené un Bernard Palissy réformateur : « *En ce temps*

*là, il y avoit un prevost à Xaintes, nommé Grimaut, qui m'asseura qu'en faisant le proces à un faux monnoyeur, iceluy luy bailla le nom et surnom de huit vints hommes qui se mesloyent de son mestier, ensemble leurs ages, qualitez et demeurances et autres enseignements assurez. Et quand je dis audit prevost pourquoy il ne faisoit prendre lesdits monnoyeurs nommez en son rolle, il me respondit qu'il n'oseroit l'entreprendre : par ce qu'au nombre d'iceux il y avoit plusieurs Judges et Magistrats, tant du Bordellois, Perigord, que de Limosin : et que s'il avoit entrepris de les fascher, qu'ils trouveroyent moyen de le faire mourir. Quand l'iniquité est entre les grands et entre ceux qui doivent punir les autres, c'est un si grand feu allumé qu'il n'est possible de l'esteindre par force d'hommes. Si je voulois dire tous les abus qui se commettent sous ombre de juste labeur je n'aurois jamais fait » (DA p. 338).*

D'ainsi réserver à plus tard la réconciliation de l'homme avec le bien, donc avec une création divine si parfaite et si admirable, cela constitue certainement une excellente esquivé. Et en attendant, Palissy fonctionne bel et bien « comme si » - et ce « comme si » est décisif – l'homme était un « toujours-déjà-là », dont Palissy ne dit nulle part, ni directement ni indirectement, qu'il serait lui-même une création divine – sauf à l'inclure, selon ce que l'on pourrait supposer, dans les limbes des « substances », et même cela n'est pas dit. Le fait est que cette sorte de « suspension du jugement » dispense Palissy de toute notation relative à l'âme, étant ce qui ramènerait l'homme à Dieu et ouvrirait à l'immortalité. Le coup de force est très simple en son principe : on verra cela plus tard. En attendant, il y a Dieu, et en face, il y a l'homme.

La seconde contradiction majeure tient à ce que, pour ce qui est de la nature, Dieu a certes mis « les substances » et a « donné le croistre », mais cela même désigne un monde inachevé, donc un « ordre » inachevé : s'il était achevé, il suffirait de dire que Dieu a créé « toutes choses », revenant à une lecture littérale des « saintes escritures » et à une contemplation pieuse de l'œuvre divine ; si cet ordre est par contre inachevé, ce qui advient doit être regardé, observé, analysé, interprété imité, utilisé et infléchi, en dehors de Dieu, puisque ce Dieu initiateur est certes « au début », mais plus « pendant » - du moins plus totalement « pendant ».

Et face à cet inachèvement, Palissy a son mot d'ordre, un véritable leitmotiv : « *aider à nature* » - expression qui revient six fois telle quelle, mais se conjuguera de multiples autres manières. Lisons le parfait résumé qu'en donne Palissy lui-même - et qui contient une surprise en plus : « *Si les antiques n'eussent autrement contemplé les oeuvres de Dieu, ils se fussent nourris de la pasture des bestes, ils eussent seulement pris les fruits des champs tels qu'ils fussent venus sans labeur : mais ils se sont voulus sagement exercer à planter, semer et cultiver, pour aider a nature, c'est pourquoy les premiers inventeurs de quelque chose de bon, pour aider à nature, ont esté tant estimez par noz predecesseurs qui les ont reputez estre participans de l'esprit de Dieu. Ceres laquelle s'advisa de semer et cultiver le bled, a esté appelée deesse; Bachus, homme de bien (non point yvrongne comme les peintres le font) fut exalté parce qu'il s'advisa de planter et cultiver la vigne : Priapus en cas pareil, pour avoir inventé le partage des terres, afin que chacun cultivast sa part : Neptune pour avoir invente la navigation, et consequemment tous inventeurs de choses utiles, ont esté estimez estre participans des dons de Dieu. Bachus avoit bien trouvé des raisins sauvages, Ceres avoit bien trouvé du bled sauvage : Mais cela ne suffisoit pas pour les nourrir suavement, comme quand les choses furent transplantez.. Nous connoissons par là que Dieu veut que l'on travaille, pour aider à nature, comme ainsi soit que toutes*

*choses transplantées sont beaucoup plus suaves que non pas les sauvages: et veu que Dieu nous envoie de l'eau pure et nette, jusques à nos portes, qui ne couste rien qu'a luy préparer lieu pour la recueillir : ne sera pas à nous une grande paresse, après avoir veu une bonne invention pour recueillir les eaux que Dieu nous envoyé, de croupir en nostre paresse, sans daigner recevoir une telle bénédiction ? » (DA p. 293-294). Dit autrement : « ... l'art ingénieux surmonte la nature » (Grotte, p. 82, fin du sonnet).*

C'est évidemment cohérent avec l'ensemble de ses recommandations en matière forestière, agricole, avec ses envolées multiples sur la paresse et l'ignorance, en fait avec les recommandations de quasiment chacun de ses chapitres, et non moins avec ses ambitions d'artiste, ou avec ses projets de jardin délectable ou de grotte rustique. Il y a bel et bien chez Palissy un activisme omniprésent à l'égard de la nature, couplé à une volonté, certes plus diffuse, de réforme de la société. Et, pour l'artiste et l'artisan, une volonté constante d'en saisir le fonctionnement. Par exemple, à propos de la « cause des sources naturelles » et des fontaines qu'on peut en faire : « ... il est impossible d'imiter nature en quelque chose que ce soit, que premierement l'on ne contemple les effets d'icelle, la prenant pour patron et exemplaire. Car il n'y a chose en ce monde où il y ait perfection, que ès œuvres du souverain » (DA p. 281) – Palissy se devant de dire quelques pages plus loin quelque chose d'assez différent, à savoir que les « choses transplantées sont beaucoup plus suaves que non pas les sauvages » (voir citation complète au début du paragraphe précédent) – où l'homme ferait donc encore mieux que les « œuvres du souverain ». (Incidentement, il faut rapprocher cela du baconien « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant, et ce qui était principe, effet ou cause dans la théorie, devient règle, but ou moyen dans la pratique », *Novum Organum*, Livre 1, Aph. 3).

C'est bien là que se situe le nœud de la question : en entrant, il faut faire sa révérence à l'autel, mais ensuite il faut s'occuper de refaire le monde. Son activisme à l'égard de la nature revient toujours à dire, et ne traîne jamais à répéter: nous, humains, devons refaire le monde à notre mesure. Palissy est accessoirement un huguenot, quoiqu'hétérodoxe, et fondamentalement cet homme est un humaniste, considérant que c'est à l'homme de construire son monde.

## Evhémérisme

Surprise, disions-nous. C'en est une, et encore un peu plus surprenante que beaucoup d'autres que le lecteur découvre au fil des pages. Voilà Palissy, huguenot singulier, faisant une déclaration d'évhémérisme : les dieux sont des humains divinisés. Cérès pour s'être avisé de semer et cultiver le blé, Bacchus pour la vigne, Priapus pour avoir partagé la terre, et Neptune pour avoir inventé la navigation. Certes, pour être « tous inventeurs de choses utiles », ils ne sont pas tout à fait divins, mais ils ont seulement été « *reputez estre participans de l'esprit de Dieu* ». Donc, pour les hommes, des dieux antérieurs à Dieu. C'est bien tourné. Pour autant ce n'est pas orthodoxe – et cela ne pouvait l'être ni pour les catholiques ni pour les protestants, puisque de là à l'incroyance il n'y avait qu'un pas : il y a donc eu des dieux qui n'étaient que l'invention des hommes ? On peut toujours soupçonner un écrivain d'être dupe des mots – et Palissy est un écrivain. Mais c'est étrange. La question n'est pas de savoir où Palissy a lu une chose pareille. Cardan ? Est-ce l'air du temps – air très

lent, puisque, comme le note BUSSON (1957) : « Le XVI<sup>e</sup> siècle n'a eu aucune mauvaise pensée que le XIII<sup>e</sup> n'ait eue avant lui » (p. 45). (Et ainsi de la mise en cause, avérée en tout cas depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, des Trois Imposteurs, désignant Moïse, Jésus et Mahomet, c'est-à-dire les trois religions du Livre). Ou est-ce, hors de toute généalogie, le doute qui toujours tenaille le croyant, allant aux offices pour conforter la foi commune, s'inventant jusqu'au diable comme faire-valoir d'un Dieu donnant le sens du monde ?

## Un humaniste

L'aspect important de cette notation évhémériste est ailleurs : c'est encore, chez Palissy comme ailleurs, une déclaration d'humanisme. Ces héros-là ont été inventeurs humains de choses utiles à l'homme, et leur déification elle-même est œuvre humaine. Et c'est de cela que l'histoire humaine est faite. Ils ont bel et bien « aidé à nature ». Ils sont un moment de cet activisme qui n'est, pour Palissy, pas seulement un programme, mais une grille de lecture.

Cet humanisme n'a plus, chez Palissy, cette note de triomphe lumineux qu'il a dans le Discours sur la dignité de l'homme de Pic de la Mirandole, mis en exergue. En cette seconde moitié du XVI<sup>e</sup>, Palissy est rentré dans ces passes de l'histoire – comme il y a les passes et pertuis aux îles de Saintonge – où le sang devait couler, entre une Réforme et une Contre-réforme tournant à la guerre civile. Cet humanisme, avec Palissy, se met en retrait des principes généraux, et s'assigne des tâches concrètes : « *aider à nature* » signifie sortir l'agriculture du mépris et de l'ignorance, améliorer les méthodes culturelles, faire des fontaines, construire un jardin délectable – les jardiniers sachant que la nature ne fait pas de jardin. Et une grotte rustique, et une forteresse garante de paix. A cela, il faut philosophie, science et sagesse : « *Et ce d'autant qu'il est impossible d'imiter nature en quelque chose que ce soit, que premièrement l'on ne contemple les effets d'icelle, la prenant pour patron et exemplaire* » (DA p. 281). A fortiori s'il s'agit non d'imiter nature, mais de *surmonter* nature, comme y invitait le sonnet concluant la Grotte.

Or, « *les sciences se manifestent à ceux qui les cherchent* » (DA p. 427 et à nouveau p. 524). En outre, « *les sciences qui servent communément à toute la république ne doivent estre celées* » (DA p. 480). Il y a ainsi une grande unité dans l'œuvre de Palissy, malgré la diversité avérée de ses préoccupations : le faire de l'artiste nourrit le scientifique, l'un et l'autre nourrissent l'humaniste et le réformateur. Il ne s'agit pas de découvrir le monde, mais de le construire.

## Palissy et le modernisme calviniste

Un certain nombre de palissologues rapportent tel trait ou telle notation de Palissy à ce qui aurait constitué la modernité porteuse du calvinisme, et à ce qui, dans la lignée de Max Weber et de Hooykaas, aurait fait du calvinisme un accoucheur du capitalisme. Il n'y aurait pas matière à contester cela si on se limitait à relever que tout mouvement d'opposition aux vents dominants d'une époque participe à l'avancement de ce qui s'affirmera à l'époque suivante. Ce pourrait même

être quasiment tautologique si, effectivement, le calvinisme, sinon l'ensemble du mouvement protestant, n'avait trouvé des adhésions dans une demande de justice distributive qui effectivement heurtait de front une société largement verrouillée par les privilèges de naissance. La police romaine des esprits, le parasitisme et la corruption du clergé catholique – que l'on a vu nourrir l'indignation d'un Palissy – constituaient certainement des entraves au progrès, et pour beaucoup de monde, et sur de nombreux plans. L'opposition frontale des luthériens au trafic des indulgences – où opérait la confusion la plus totale entre l'ici-bas et l'au-delà, et où aussi les princes voyaient quelques mécanismes d'extorsion détournés au profit de Rome – était certainement bonne à prendre s'il fallait sortir de l'archaïsme.

En outre, l'entrée en crise de l'intermédiation que le clergé romain imposait entre l'homme et ses interrogations existentielles devait naturellement privilégier à la fois une nouvelle individualisation de l'attitude religieuse et l'émergence d'un contre-clergé. A moins que ce contre-clergé ne puisse se consolider rapidement et substituer son propre contrôle à celui du clergé romain, cela impliquait une sorte de déshérence où les esprits forts allaient, en quelque sorte, se disperser dans toutes sortes de direction. L'époque est bien celle où, à côté de ceux qui se rangeraient derrière la bannière luthérienne ou calviniste sous des orthodoxies encore hésitantes, des énergumènes en tout genre allaient sortir des sentiers battus : inventeurs, découvreurs, magiciens, écrivailleurs, philosophes ou nomades. On en trouve l'archétype chez un Agrippa de Nettesheim, alias Corneille Agrippa (1486-1536) – génial celui-là, avec un curriculum à donner le tournis, déguerpissant de partout avant qu'on ne l'amène au bûcher. Les luthériens et les calvinistes ne récupéreront qu'une partie de ces têtes enivrées par un « siècle bascule ». La modernité est née aussi de tout cela, qui n'est confiscable par aucune bannière particulière.

Mais au-delà de ces évidences, le cas même de Palissy contribue à ne pas accepter telle quelle la relation wébérienne convenue entre le calvinisme et le passage à l'âge « moderne » - soit qu'on l'aborde en privilégiant les mutations économiques, soit qu'on privilégie la naissance de la « science classique ». En effet, il y aurait paradoxe à faire d'un calviniste hétérodoxe le vecteur de ce que l'on considérerait comme étant le propre d'un calvinisme fonctionnant dans son orthodoxie – quand bien même les calvinistes seraient disposés à embarquer n'importe quel homme remarquable, pourvu qu'il soit étiqueté huguenot, dans une version de l'histoire aussi flatteuse pour eux. L'historien britannique TREVOR-ROPER [1956] fournit sur ce point un dossier qui me paraît d'une solidité difficilement contestable. Certes, un certain nombre parmi les « hommes des lumières » passèrent pour des calvinistes, aux Pays-Bas comme en Ecosse : mais ils furent tous des hétérodoxes, montre TREVOR-ROPER, refusant aussi bien de considérer le calvinisme comme un foyer porteur univoque de valeurs communes. S'il arrivait aux hétérodoxes de s'allier aux appareils calvinistes lorsqu'ils étaient menacés, ils n'avaient aussi de cesse de revendiquer leur autonomie au changement de la conjoncture politique. Qu'ils se retrouvent dans le camp désigné comme calviniste tenait d'abord au fait que ces esprits rebelles n'avaient tous simplement qu'un choix très limité pour poser leur radicalité : autant faire alliance avec les calvinistes – comme au XXe d'autres esprits forts firent alliance, mutatis mutandis, avec des partis communistes avant de prendre plus ou moins lentement leurs distances. TREVOR-ROPER montre le détail de quelques-uns de ces positionnements complexes, parfois à fronts renversés, entre sociniens, unitaristes, arminianistes et quelques clergés obscurantistes, toqués de théologie biblique et « dévots de la prédestination » (p. 278). Ces

orthodoxes apportèrent sans doute au calvinisme sa permanence institutionnelle, mais le dynamisme était apporté par les hétérodoxes. Il faut noter que Trevor-Roper, sans toutefois développer l'argument, place Palissy parmi ces hétérodoxes, et l'intègre parmi « les penseurs français les plus originaux et les plus évolués » (p.252).

On pourra également s'interroger, en relation avec cette modernité du calvinisme, ainsi comprise, sur quelques arguments que Nissim AMZALLAG développe dans *La Réforme du Vrai* [2010]. Dans cet ouvrage d'un intérêt considérable à de nombreux égards, AMZALLAG, me semble-t-il, surestime la cohérence des positions prises par un certain nombre d'intervenants d'époque par rapport à des « concept-blocs » comme la Réforme, la Contre-Réforme ou le calvinisme, dont les « stratégies » elles-mêmes sont supposées être a priori porteuses de cohérence – alors même que l'on pourrait opposer que ces blocs-là font vivre des querelles d'arrière-garde. Limitons-nous à deux exemples.

Primo, la chasse aux sorcières : il est sans doute vrai, comme AMZALLAG le rappelle, que des femmes amenées au bûcher préservaient de vieux savoirs de pharmacopée, et que le feu, ayant éliminé ces femmes, a éliminé ces savoirs, dégageant la voie pour des pharmacopées qui, pour être modernes, n'en demeurent pas moins marquées des désavantages d'une modernité réifiante, scientiste, spécialisante, confiscante, coûteuse, etc.. De là à considérer que cette élimination des savoirs anciens ait pu être une sorte d'étape vers la modernité, il y a un pas qui nous semble être difficile à franchir – sachant qu'en matière de bûcher, catholiques, luthériens et calvinistes firent longtemps jeu égal. On devrait plutôt paraphraser Castellion, opposant à un Calvin qui avait mis Servet au bûcher : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ». Et dire : « brûler les sorcières, ce n'est pas éliminer d'anciens savoirs de pharmacopée, ni préparer la modernité, c'est brûler des femmes ». Et ajouter que les ruses hégéliennes de l'histoire font le pavé de l'enfer.

Second exemple : Bacon et la science moderne – sachant que ce que dit AMZALLAG de Bacon n'est évidemment pas sans rapport avec Palissy. Amzallag établit une filiation, sur un mode assez déterministe, entre d'une part l'expérimentalisme de Bacon et d'autre part l'émergence du postulat établissant « une homologie entre le vrai et l'exploitable » (p. 82). C'est la même homologie que l'on retrouverait à la fois dans le calvinisme et sa gestation du capitalisme, dans le relais offert par l'utilitarisme de Bentham à la fin du XVIIIe siècle, et dans ce qui porterait les sciences à avoir un rapport de prédation par rapport à la nature. Cela pose plusieurs problèmes, et touche à des enjeux considérables. Il faut rappeler, tout d'abord, que pour Bacon, l'expérimentation était une manière de produire du « véridique » - non pas le « vrai », mais simplement un brin de « véridique » ne préjugant d'aucune autre « vérité » - qui dispensait de faire fonds sur les idées préconçues nourrissant l'extravagance (où Bacon se retrouve évidemment dans la proximité du *Verum Factum* de Vico). Et l'expérimentation baconienne, toute en induction, ne visait pas à confirmer une théorie a priori, mais à établir seulement ce brin de véridique. Ignorer ce point précis permet à Amzallag de tirer des citations de Bacon beaucoup plus qu'il ne s'y trouve. Que Bacon écrive que « le but véritable et légitime des sciences n'est autre que de doter la vie humaine d'inventions et de ressources nouvelles » (Livre I, aph. 81), ou qu'il faille laisser « le genre humain recouvrer son droit sur la nature, qui lui appartient de droit divin » (aph. 129), cela ne fait toujours de Bacon qu'un humaniste assignant à l'homme d'être le créateur de son propre monde, pas un propagateur du scientisme, ni

de l'utilitarisme, ni le défenseur d'un rapport de prédation à la nature. Ceci valant tel quel pour Palissy – qu'Amzallag ne mentionne pas, s'en tenant à la thèse convenue des « débuts » de la science placés au XVII<sup>e</sup> siècle. Voltaire aussi a porté l'accusation d'un Palissy en quelque sorte utilitariste, au moins intéressé – mais il ne l'a fait que sur un quiproquo, sans non plus l'avoir lu<sup>55</sup>.

## Rationalités émergentes

En d'autres termes, il paraît extrêmement périlleux de relire les auteurs précoces de l'âge scientifique, qu'il s'agisse de Palissy ou Bacon, en prétendant y voir l'amorce des paradigmes scientifiques non quelconques tels qu'ils se consolideront au cours des siècles suivants. C'est déjà supposer que ce qui advient est advenu parce que c'était déjà en gestation et que cette gestation allait nécessairement conduire à ce qui est advenu ultérieurement : c'est du causalisme élémentaire, du type *post hoc ergo propter hoc* (après cela, donc à cause de cela), qui ne fait aucune place à l'analyse de ce qui émerge et puis bifurque, et puis se transforme, ou alors disparaît. L'épistémologie de Palissy ou de Bacon était une construction singulière, parmi d'autres possibles : il est vain, au plan des idées, de faire sortir le déterminisme universel par la porte si c'est pour le faire rentrer par la fenêtre au plan de l'histoire des idées. Alors même que la sortie des schèmes déterministes est hautement et superbement revendiquée par Amzallag, on s'étonne qu'il invoque la nécessité de « combattre le déterminisme imposé par la nature et par les dieux » (p. 76) : le déterminisme universel n'est qu'une borne mentale, rien de plus, et les dieux sont les masques que nous fournissons à nos appétits d'organisation d'un récit.

La question féconde nous semble être à l'opposé de cela : ces formes émergentes de la rationalité scientifique, chez Palissy ou chez Bacon, que représentent-elles par elles-mêmes ? Comment faire l'analyse du nouveau, alors que le nouveau n'est jamais prédictible, ni jamais probabilisable – ayant la propriété de contredire tous les schèmes déterministes de reproduction du même au même ? En quoi ces « brins de science », indissociables d'une méthode, étaient-ils divergents par rapport au schème pythagorico-platonicien de la science galiléo-newtonienne, laquelle s'assignait de dé-couvrir la « réalité » idéelle cachée sous la surface des choses ? En quoi ces « brins de science » sont-ils compatibles avec le mécanisme de Descartes ? Le fait est que Palissy tombera dans l'oubli, n'en émergeant qu'au XVIII<sup>e</sup>. Et Bacon est cet expérimentaliste dont les recommandations seront tronquées par la Royal Society ( créée en 1660) faisant servir l'expérimentation à la vérification des théories, et oubliant que Bacon assignait à l'expérimentation de faire émerger de la connaissance.

Sur le plan heuristique, il semble utile de ne pas renoncer à une partition entre l'humanisme et la science dé-couvrante. L'humanisme était le projet de la construction de l'homme par le faire, et l'affirmation de sa non-détermination radicale. « Aider à nature », dit Palissy. « Man is god to man », dit Bacon. « Souverain de toi-même », disait Pic de la Mirandole. C'est le même projet. L'humanisme demeure une forme radicale du constructivisme.

## La mort de Palissy

En 1585, l'Edit d'Henri III somme les protestants d'abjurer ou de s'exiler. Fin 1586, Palissy est arrêté, et transféré à la Conciergerie. En janvier 1587, par arrêt du Parlement de Paris, il est relâché avec ordre de « partir sous quinzaine sous peine de la hart ». Il est repris en 1588, condamné à être « pendu et étranglé et son corps mis en cendres pour cause d'hérésie », selon la chronologie établie par M.-M. Fragonard e.a.. Appel est fait « contre son gré et volonté, ne demandant qu'à mourir pour ceste querelle », dit N. WEISS [1901]. Palissy est transféré de la Conciergerie à la Bastille, où il meurt en décembre 1590, « de misère, nécessité et mauvais traitement, selon son ami Pierre de l'Estoile – auquel il laissa sa pierre philosophale, une tête de mort pétrifiée.

Une anecdote, improbable selon les uns, acceptée par d'autres, célèbre en tout cas, est rapportée par Agrippa d'Aubigné, huguenot lui-même et fasciné par Palissy. Le roi Henri III aurait été le trouver en prison : « Mon bon homme, si vous ne vous accommodez pour le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. La responce, poursuit d'Aubigné : " Sire, j'estois bien tout prest de donner ma vie pour la gloire de Dieu. Si c'eust été avec quelque regret, certes il serait esteint en ayant ouï prononcer à mon grand roi : Je suis contraint. C'est ce que vous et ceux qui vous contraignent ne pourrez jamais sur moi, pource que je sai mourir "». Aubigné raconta l'anecdote plusieurs fois. Dans une des versions, la réponse était : « Sire, j'ay pitié de vous, qui avez prononcé ces mots : *Je suis contraint* : ce n'est pas parler en Roy »<sup>56</sup>. Véridique ou non, l'anecdote sonne juste sur un point : Bernard Palissy est un homme libre.

---

### Notes

<sup>1</sup> La traduction complète, par Yves Hersant, de « De la dignité de l'homme » de Pic de la Mirandole est disponible sous <http://www.lyber-eclat.net/lyber/mirandola/pictrad.html> . Pour ce passage, nous avons préféré la traduction de O. Boulnois et O. Tognon, renseignée en bibliographie.

<sup>2</sup> FAUJAS DE SAINT FOND [1777], p. IX.

<sup>3</sup> LAMARTINE, dans Guillaume Tell, Bernard Palissy, 1863.

<sup>4</sup> Monique SICARD [2005] rend compte tant des rapports entre Palissy et le personnage de Balzac, Balthazar Claës, que des raisons de l'engouement de la France du deuxième quart du XIXe pour cette figure de « chercheur » prométhéen.

<sup>5</sup> Voir Anne-Marie LECOQ [1987].

<sup>6</sup> Voir, sur les « meubles » enroulés et sur la composante initiatique, la contribution de M.-M. FRAGONNARD au Colloque de 1990.

<sup>7</sup> Les références à l'œuvre écrite de Bernard PALISSY se feront à partir de ses *Œuvres complètes*, Edition présentée et annotée par Keith Cameron, Jean Céard, Marie-Madeleine Fragonard, Marie-Dominique Legrand, Frank Lestringant, Gilbert Schrenk, sous la dir. de M.-M. Fragonard, Deuxième édition revue et augmentée, Ed. Honoré Champion, 2010, ce volume étant désigné comme « OC ». Nous renverrons à « Grotte » pour l'opuscule *Architecture et ordonnance de la grotte rustique de monseigneur le Duc de Montmorency, Pair et Connestable de France* de 1663. Ce texte écrit en prison et valant demande d'intercession auprès de ses protecteurs avait disparu et ne fut exhumé qu'en 1919 (OC pp. 49-82). « Rec » désignera la *Recepte Veritable par laquelle tous les hommes de la France pourront apprendre à multiplier et augmenter leurs thrésors*, de 1563 (OC pp. 85-239). Enfin, « DA » désignera les *Discours admirables, De la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des emaux. Avec plusieurs autres excellents secrets des choses naturelles, Plus un traité de la Marne, fort utile et necessaire, pour ceux qui se mêlent de l'agriculture*, de 1580 (OC pp. 240-572).



<sup>8</sup> Ses protections lui ont-elles valu la vie sauve ? C'est ce qui apparaît dans les premières lignes de la Récepte, où il remercie la reine et le Connétable – pour lequel les travaux de la « grotte rustique » étaient en cours dans son atelier. Celui, qui reçut la visite de plusieurs de grands du royaume, fut tout de même pillé pendant son emprisonnement. L'Edit d'Amboise du 19 mars 1563 confirme la liberté de conscience et amnistie les calvinistes. Marie-Madeleine Fragonard e.a. note une libération en mars ou en avril 1563 (OC p. 106 note 61 et page 223 note 546).

<sup>9</sup> Faisons abstraction ici de l'opuscule *Architecture et ordonnance de la grotte rustique de monseigneur le Duc de Montmorency, Pair et Connestable de France*, écrit en prison et valant demande d'intercession auprès de ses protecteurs. Ce texte, longtemps disparu, ne sera exhumé qu'en 1919. OC pp. 49-82.

<sup>10</sup> Les premières exhumations eurent lieu sous le second Empire : voir BRESCH-BAUTIER G., BAUTIER R.-H. [1987] font état d'autres exhumations sous le second Empire. Pour les fouilles des années 1980, au moment de la construction de la pyramide du Louvre, voir Christine VIENNET [2010], chap. 2, DUFAY B. e.a. [1987]. Voir aussi la contribution au Colloque de 1990 d'Yves de KISCH et celle de Dominique POULAIN.

<sup>11</sup> Voir, sur ce point Thomas Clifford ALLBUTT [1913] et Jürgen KLEIN [2008] pp. 28 sq.

<sup>12</sup> Cité par A. JARDIN [2010], p.24.

<sup>13</sup> Sur ce point, voir les commentaires et la bibliographie en note 23 des Œuvres Complètes p. 92.

<sup>14</sup> Il faut en effet rappeler que la Renaissance trouva dans la Sorbonne un des bastions de la résistance aux idées nouvelles, et pas seulement par la place qu'y avait prise la faculté de théologie. Face à ce bastion, c'est le Collège royal soutenu par Budé et institué par François Ier en 1530 qui accueillit les chaires nouvelles. A nouveau, le pouvoir civil contournait le pouvoir clérical rétrograde.

<sup>15</sup> Est-il le premier à utiliser cette expression figurée, « aller chercher avec les dents » ? Je ne sais.

<sup>16</sup> OC p. 29.

<sup>17</sup> Le goût pour l'induction de Palissy a été relevé depuis longtemps, et il en question à chaque rapprochement fait entre Bacon et Palissy. Un auteur allemand a considéré Palissy comme le père de la méthode inductive, dans un ouvrage que je n'ai pas pu consulter : A .B. Hanschmann, *Bernard Palissy der Künstler, Naturforscher und Schriftsteller, als Vater der induktiven Wissenschaftsmethode des Bacon von Verulam: Mit der Darstellung der Induktionstheorie Francis Bacons und John Stuart Mills, sowie einer neuen Erkenntnistheorie, nebst dem Bildnisse Palissys nach dessen eigener Fayence. Ein Beitrag zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Philosophie*, Ed. T. Weicher, 1903.

<sup>18</sup> Voir en particulier J. Burckhardt, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, 1860.

<sup>19</sup> Voir VICO G. [1708] et [1725]. Jean-Louis LE MOIGNE [2007]. Une introduction à Vico tout à fait intéressante est disponible sur le site de Jacques Brossard <http://perso.numericable.fr/phimate/>

<sup>20</sup> Dans l'état de notre information, personne n'insiste plus clairement sur cette fusion du faire et de la connaissance chez Palissy qu'Hanna Rose SHELL [2004], qui rappelle aussi la proximité de Palissy et de Paracelse sur ce point.

<sup>21</sup> Voir le V° *Hydrogéologie* et le V° *Hydrologie* de l'Encyclopédie Universalis, ou, par exemple L'HOTE Y. [1990].

<sup>22</sup> Jean CEARD [1987] et [1990] rappelle qu'on trouve des sentences analogues chez Paracelse : l'eau y est « la matrice de toute créature » (p. 80-81). Paracelse, autre défenseur de l'expérimentation, est de ceux qui pourraient avoir encouragé Palissy à l'irrespect des universités. Je trouve de lui cette citation : « Je préfère les sentiers et les routes aux universités où l'on n'apprend rien ». Mais à vrai dire, il n'est même pas sûr que Palissy ait lu Paracelse. Selon Anatole France, Palissy n'aurait nommé Gebert, le Roman de la Rose et Paracelse que « sur ouï dire » (pp. XX-XXI). Au demeurant, Palissy lui-même ne prétend pas avoir lu Paracelse : « N'as-tu pas vu un livre imprimé depuis n'aguères, qui dit que Paracelse, medecin Alemand, ... » demande Théorique (DA p.371). S'il l'avait lu, la formulation serait sans doute différente. En note, les éditeurs renvoient à l'ouvrage de présentation de Paracelse que Jean Gohory publia en 1567, que « Palissy a peut-être feuilleté ». Les traces les plus probantes, sinon avérées, de lecture dans le texte portent sur Vitruve, Pline, Agricola, Sleidan, Plutarque, Cardan. Pour la drôlerie, rappelons que parmi les auteurs ayant cité Palissy, Faujas de Saint Fond en a trouvé écrivant ceci : « Un nommé Palissy, paysan de profession, si peu lettré, que de son aveu, il ne savait pas lire » (p. LVJ).

<sup>23</sup> Voir par exemple PLAZIAT J.-C. [1990]. A noter que c'est sur cette question des fossiles que Fontenelle louait Palissy.

<sup>24</sup> Un autre exemple de cela est le goût : « *toutes choses desquelles la langue ne peut faire attraction de saveur, ne peuvent servir à la nourriture* », et cela vaut contre l'or, potable ou non. «... *la langue apporte avec soy une humeur chaude, qui cause soudain faire son attraction de quelque peu de sel de la chose qui luy est présentée. Voyla pourquoy je dis que, si la langue pouvoit tirer quelque saveur de l'or, ce seroit du sel, et l'or diminueroit d'autant que la langue en auroit attiré : Et n'en pouvant rien tirer comme des aliments nutritifs il est aisé à conclure que l'or ne peut servir de nourriture* » (DA p. 376).

<sup>25</sup> L'accusation de « plagiat étendu de Jérôme Cardan » par Duhem a été reprise par exemple par Frank LESTRINGANT [2003], p. 277.

<sup>26</sup> DUHEM P. [1906], p. 226.

<sup>27</sup> PUECH Michel [1996] dresse l'accusation de Pierre Duhem et de son histoire des sciences comme étant une « crypto-théologie de la Providence ». Le dossier de Michel Puech est imparable. S'il reste évidemment à Duhem d'avoir magnifié ceux ... qu'il n'a pas dénigrés, ses partis pris catholiques et nationalistes le disqualifient dès qu'il s'agit de circulation des idées.

<sup>28</sup> En l'occurrence, Palissy, dépassant dans les Discours de 1580 l'argument des fossiles terrestres comme relief de repas de voyageurs qu'il avait envisagé dans la Recepte de 1563, soutient désormais que « *les poissons armez et lesquels sont pétrifiés en plusieurs carrières, ont esté engendrés sur le lieu même ...* » (DA p. 443, et répétitions diverses pp. 444-449).

<sup>29</sup> Un des traités constituant les Discours admirables porte sur les sels divers, un autre sur le sel commun. « La coperose est un sel, le nitre est un sel, le vitriol est un sel, l'alun est sel, le bourras est sel, le sucre est sel, le sublimé, le salpestre, le sel gemme, le salicor, le tartre, le sel armoniac, tout cela sont sels divers. Si je les voulois nommer tous, je n'aurois jamais fait ». (DA p. 396)

<sup>30</sup> A été utilisée, pour le comptage des occurrences de mots, l'édition téléchargeable d'Anatole France des Œuvres de Palissy, laquelle ne contient pas le texte de la Grotte rustique.

<sup>31</sup> J. BOULAIN [1985] estime que le Traité des sels en agriculture de Palissy ( DA pp.394-420 ) constitue « une percée scientifique magistrale » (p. 516).

<sup>32</sup> Si les historiens de l'agronomie reconnaissent la paternité de Palissy pour la loi de restitution, le sel palisséen demeure générique, sans qu'il y ait de distinction entre les composés organiques et les composés minéraux. Il y eut débat à la fin du XIXe pour savoir si Palissy était ou non le pionnier des principes de la nutrition minérale établi par Liebig – mais on devine qu'il a pu y avoir, entre la science française et l'allemande, une question de prééminence. Voir Christian FELLER [2007].

<sup>33</sup> Voir Danièle DUPORT [2000] et Yvette QUENOT [1990].

<sup>34</sup> Voir SONNINI C. , EUSTACHE DE SEVE J. (dir.) [1843], Tome XIX, p. 321.

<sup>35</sup> Christian FELLER [2007]. FELLER C. et BLANCHART [2004].

<sup>36</sup> Voir Julien DELORD [2003].

<sup>37</sup> Ce rapport aux Physiocrates a été relevé par Bernard RIVET dans sa contribution au Colloque de 1990. Et comme cela arrive aux chimistes, aux géologues ou aux agronomes, le regard attentif prêté à Palissy aboutit à apercevoir nombre de notations illustrant l'ampleur de sa curiosité observante : cette fois, il s'agit de notations éclairant le « juste prix », la propriété intellectuelle, la théorie quantitative de la monnaie – que l'on retrouve chez Bodin -, sur le parasitisme des « bénéfiques » et les rentes de situation.

<sup>38</sup> Voir note 91 des éditeurs M.-M. FRAGONARD e.a.

<sup>39</sup> Une recherche sur le net associant « Palissy » et « médecine » fait apparaître que Palissy eut, là encore, quelques intuitions remarquables, par exemple en matière d'hygiène, sur le « principe actif » des substances ou en pathologie. Mais c'est aux médecins développer l'analyse.

<sup>40</sup> Voir S. MAZURIC [2007], B. EASLEA [1980], AMZALLAG [ou, sur les apports de l'alchimie

<sup>41</sup> Voir sur ce point l'étude remarquable de H.R. TREVOR-ROPER [1956].

<sup>42</sup> L. FEBVRE [1947], p. 149. La dénonciation de Calvin est extraite de son De Scandalis, écrit en 1550.

<sup>43</sup> BUSSON [1957], p. 189, note (1). Parmi les auteurs critiques de FEBVRE, voir aussi BERRIOT François, dont nous n'avons pu lire que divers comptes-rendus et des résumés de sa thèse, ou très timidement, Gabriel AUDISIO [1999], lequel discute BERRIOT, mais ignore totalement BUSSON.

<sup>44</sup> BUSSON [1957], p. 190.

<sup>45</sup> Palissy raconte qu'à l'arrestation de Philibert Hamelin, « *je prins la hardiesse (combien que les jours fussent périlleux en ce temps là) d'aller remontrer à six des principaux Juges et Magistrats de ceste ville de Xaintes qu'ils avaient emprisonné un Prophète, ou Ange de Dieu, ...* » (Rec. pp. 213-214). Les juges le traitèrent « benignement », et il leur suffit d'envoyer cet ancien prêtre catholique à Bordeaux, « *pour s'en descharger* ».

<sup>46</sup> On lit de-ci de-là que ce thème des talents à « multiplier » serait typique de la doxa calviniste. Les éditeurs des OC relèvent, en note 9 de la page 89, que ce thème a été trouvé en de nombreux ouvrages du Moyen Age. Sa cohérence avec l'humanisme érasmien nous semble devoir être considérée comme flagrante. Référez le talent à Dieu qui le dispense revient aussi à l'émanciper de ce qui le constituerait socialement.

<sup>47</sup> Voir Raoul VAN [1993].

<sup>48</sup> Palissy ne semble pas très approuvateur de cette nécessité d'institutionnalisation de l'Eglise, à propos de Hamelin précisément : « ... *parce qu'il avoit demeuré à Geneve un bien longtemps depuis son emprisonnement, et ayant augmenté audit Geneve de Foy et de doctrine, il avoit toujours un remords de conscience de ce qu'il avoit dissimulé en sa confession faite en ceste Ville, et voulant reparer sa faute, il s'efforçoit partout où il passoit d'inciter les hommes d'avoir des Ministres et de dresser quelque forme d'Eglise.* » (Rec. 212).

<sup>49</sup> Voir Nathanaël WEISS [1896].

<sup>50</sup> J'ai arrêté le compte à la page 80 de L'institution chrétienne, sur les 750 pages de l'édition Baumgartner de 1888 : déjà 34 occurrences de « diable » et « Satan ».

<sup>51</sup> Nous citons ici la version du psaume que M.-M. Fragonard place en conclusion de son Introduction aux Œuvres Complètes.

<sup>52</sup> Pour ce qui est de la dissolution de la pierre, Palissy fournit, p. 133, l'argument de la consommation humaine qui en est faite, de l'érosion, de l'effet des gelées, ajoutant « *non compris un nombre infini d'autres accidents* » - cette dernière notation, qu'on ne lirait pas sous la plume d'un savant étroitement déterministe, ne suffit pas non plus pour inspirer une dissertation sur la démarche non-déterministe chez Palissy.

<sup>53</sup> Les éditeurs des Œuvres Complètes, en note 142 de la page 132, notent que « le thème de l'activité vivante des choses est emprunté entre autres à Cardan ». Il font écart d'autres énoncés proches, quoique postérieurs à la Recepte.

<sup>54</sup> In Commentaires sur la Genèse, ch. 2,3 p. 34, selon les éditeurs des OC en note 19 de la page 326

<sup>55</sup> Un certain Robert Fouet, rééditant la Recepte Véritable en 1636, a rendu un très mauvais service à Palissy en tronquant le titre pour en faire « Comment devenir riche ». On doit espérer que les auteurs qui auront traité Palissy d'utilitariste auront lu le livre au-delà de la page de couverture. Voltaire écrit : « Ce titre seul suffit pour faire connaître le personnage » (Œuvres complètes, Granier, tome 27, Les colimaçons, p. 223). Mais si Voltaire avait vraiment lu Palissy, il ne soutiendrait pas que les fossiles sont des « coquilles de pèlerin ».

<sup>56</sup> Pour les sources chez d'Aubigné, voir Gilbert SCHRENK et Eric SURGET [1990].

## Bibliographie

. ALLBUTT Thomas Clifford [1913], Palissy, Bacon, and the Revival of Natural Science, Read at the International Historical Congress, April 1913. From the Proceedings of the British Academy, Vol. VI, 15 p.

. AMZALLAG Nissim [2010], La réforme du vrai, Enquête sur les sources de la modernité, Ed. Charles Léopold Mayer, Paris.

. AUDISIO Gabriel [1999], Quelle incroyance au XVIe siècle ? Ou Lucien Febvre revisité, in Nier les dieux, nier dieu, Actes du Colloque organisé par le Centre Paul-Albert Février, Etudes réunies par Gilles Dorival et Didier Pralon, Publications de L'Université de Provence, 2002, pp.363-371.

. BOULAIN J. [1985], Étapes et progrès de la science du sol, in Annales de Géographie, 1985, t. 94, n°525, pp.513-533, consultable sur Persée.

. BRESCH-BAUTIER Geneviève, BAUTIER Robert-Henri [1987], Un faux du XIXe siècle : « Devys d'une grotte pour la Roynne, Mère du Roy, in Revue de l'Art, 1987, n°78, pp. 84-85, consultable sur Persée.

. BRUNET P. [1950], Les premiers linéaments de la science géologique : Agricola, Palissy, George Owen, in Revue d'histoire des sciences et de leurs applications, 1950, Tome 3 n°1, pp. 67-69, consultable sur Persée.

. BUGLER G. [1950], Précisions pour une histoire de la paléontologie, in Revue d'histoire des sciences et de leurs applications, 1949, Tome 2 n°3, pp. 270-274, consultable sur Persée.

- 
- . BUSSON Henri [1957], Le rationalisme dans la littérature française de la Renaissance (1533-1601), Paris, Libr. Philosophique Vrin, Nouvelle édition, revue et augmentée, 1971.
- . CEARD Jean [1987], Relire Bernard Palissy, in Revue de l'Art, 1987, n° 78, pp. 77-83, consultable sur Persée.
- . CEARD Jean [1990], Bernard Palissy et l'alchimie, in Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp. 155-166.
- . DELORD Julien [2003], L'extinction des espèces, entre mort et résurrection, in Études sur la mort 2/2003 (n° 124), p. 21-34.
- . DELORD Julien [2004], Bernard Palissy : le premier écologiste moderne ? in Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie, 11 (1), p. 31-46.
- . DUFAY Bruno, KISCH Yves, TROMBETTA Pierre-Jean, POULAIN Dominique, ROUMEGOUX Yves [1987], L'atelier parisien de Bernard Palissy, in Revue de l'Art, 1987, n° 78, pp. 33-60, consultable sur Persée.
- . DUHEM P. [ 1906], Etudes sur Léonard de Vinci, Ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu, Editions des Archives contemporaines, Paris, 1984.
- . DUPORT Danièle [2000], La « science » d'Olivier de Serres et la « connaissance » du naturel, in Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance, n° 50, 2000, pp. 85-95, consultable sur Persée.
- . FEBVRE Lucien [1947], Le problème de l'incroyance au XVIe siècle, La religion de Rabelais, Paris, Ed . Albin Michel, Ed. revue 1947.
- . FELLER Christian [2007], Une fausse rupture ou l'intérêt du retour aux sources en histoire de l'agronomie. L'exemple de la nutrition minérale des plantes et du « génial » Palissy, in ROBIN Paul, AESCHLIMANN J.-P., FELLER C. (Dir.), Histoire et agronomie, Entre ruptures et durée, IRD, 2007, pp. 181-201. Consultable sous [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/ed-06-08/010039828.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/ed-06-08/010039828.pdf)
- . FELLER Christian et BLANCHART E. [2004] , Quatre grands savants ont observé des profils et/ou décrits des techniques de prospection pédologiques avant 1850 : Palissy, Buffon, Thaer et Darwin, in Étude et Gestion des Sols, Volume 11, 2, 2004, pp. 81-89. [http://www.afes.fr/afes/egs/EGS\\_11\\_2\\_feller.pdf](http://www.afes.fr/afes/egs/EGS_11_2_feller.pdf)
- . FRAGONARD Marie-Madeleine [1990]. Les meubles de Palissy : biographie d'artiste, légende et mythe, in Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp.25-37.
- . FRANCE Anatole [1880], Notice historique et bibliographique, Les Œuvres de Bernard Palissy, Paris Charavay Frères Editeurs, 1880, disponible sous <http://ia600200.us.archive.org/23/items/oeuvrespublies00paliuoft/oeuvrespublies00paliuoft.pdf>
- . HALLEUX R. [1982] , La littérature géologique française de 1500 à 1650 dans son contexte européen, in Revue d'histoire des sciences, 1982,Tome 35 n° 2, pp. 111-130, consultable sur Persée.
- . HIRAI Hiro [2005], Le concept de semence dans les théories de la matière à la Renaissance, De Marsile Ficin à Gassendi, Ed. Brepols, Turnhout.
- . JARDIN A. [2010], 2010 : 500ème anniversaire de la naissance d'Ambroise Paré, e-mémoires de l'Académie Nationale de Chirurgie, 2010, 9 (4) : 021-029.

- 
- . JEANNERET Michel [1998], Perpetuum mobile, Métamorphoses des corps et des oeuvres de Vinci à Montaigne, Ed. Macula, Paris.
- . JOLY B. [1996], Quand l'alchimie était une science. Introduction, in *Rvue d'histoire des sciences*, 1996, Tome 49 n°2-3, pp. 147-157, consultable sur Persée.
- . KLEIN Jürgen [2008], Francis Bacon's Scientia Operativa. The tradition of the Workshop and the Secrets of Nature, in ZITTEL C., ENGEL G., NANNI R., KARAFYLLIS N.C. (ed.) (2008), *Philosophies of Technology, Francis Bacon and his contemporaries, Yearbook for Early Modern Studies*, Brill, vol 11/1 – 2008, pp. 21-50.
- . LESTRINGANT Frank [1990], L'Eden et les ténèbres extérieures, in *Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4*, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp.119-130.
- . LESTRINGANT Frank [2003], Sous la leçon des vents : Le monde d'André Thévet, cosmographe de la Renaissance, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003.
- . L'HOTE Y. [1990], Historique du concept de cycle de l'eau et des premières mesures hydrologiques en Europe, in *Hydrologie continentale*, vol 5, n° 1, 1990, pp 13-27.
- . MAZAURIC Simone [ 2007], De l'âge baroque à l'âge classique. Construction d'une nouvelle rationalité scientifique, dans *Histoire et agronomie. Entre rupture et durée*, Ed Par Paul Robin, Jean-Paul Aeschliman, IRD Editions. Coll, Colloques et séminaires, Paris: 2007, pp. 91-104.
- . PALISSY Bernard, Œuvres complètes, Edition présentée et annotée par Keith Cameron, Jean Céard, Marie-Madeleine Fragonard, Marie-Dominique Legrand, Frank Lestringant, Gilbert Schrenk, sous la dir de M.-M. Fragonard, Deuxième édition revue et augmentée, Paris, Honoré Champion Editeur, 2010.
- . PIC DE LA MIRANDOLE Jean [éd. 1993] , Œuvres philosophiques, trad. O. Boulnois et O. Tognon, PUF, 1993
- . PLAZIAT J.-C. [1990], Les fossiles du Tertiaire parisien dans l'œuvre de Bernard Palissy, *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie, Troisième série, T. IV*, 1990, 5 pages, consultable sous <http://Annales.org/archives/cofrhigeo/fossiles-palissy.html>
- . PUECH Michel [1990], L'histoire des sciences selon Duhem, une crypto-théologie de la Providence, in *Raison présente*, n° 119, p. 59-86, consultable sur <http://michel.puech.free.fr>
- . QUENOT Yvette [1990], Du jardin de Bernard Palissy au jardin d'Olivier de Serres, in *Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4*, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp.93-103.
- . RIVET Bernard [1990], Réflexions sur quelques aspects économiques de l'œuvre de Bernard Palissy, in *Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4*, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp.167-180.
- . SCHRENK Gilbert et SURGET Eric [1990], Bernard Palissy dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné, in *Actes du Colloque Bernard Palissy, 1510-1590, Albineana 4*, Paru en 1992, réimpression à Niort 2010, pp.17-23.
- . SHELL Hanna Rose [2004], Casting Life, Recasting Experience : Bernard Palissy's Occupation between Maker and Nature, *Configurations*, 2004, 12:1-40, The Johns Hopkins University Press and the Society for Literature and Science.
- . SICARD Monique [2005], De Balthazar Claës à Bernard Palissy, in *Communications*, 78, 2005, pp. 79-97, consultable sur Persée.
- . SONNINI C. , EUSTACHE DE SEVE J. (dir.) [1843], Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, Paris, Libr. Cuez Deterville, 1843.
- . TREVOR-ROPER Hugh [1956], De la Réforme aux Lumières, trad. franç. L. Ratier, Paris, Gallimard, 1972.

- 
- . VANEIGEM Raoul [1993], La résistance au christianisme, Libr. Arthème Fayard.
- . VICO Giambattista [1708], La méthode des études de notre temps, trad. Alains Pons, disponible sous [http://www.intelligence-complexite.org/fileadmin/docs/0511vico\\_pons.pdf](http://www.intelligence-complexite.org/fileadmin/docs/0511vico_pons.pdf) . Le site propose de nombreux textes autour de Vico.
- . VICO Giambattista [1725], La science nouvelle, Trad. Cristina Trivulzio, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Tel, 1993.
- . VIENNET Christine [2010], Bernard Palissy et ses suiveurs du XVIe siècle à nos Jours, Photographies Paul Starosta, Editions Faton, Dijon, 2010.
- . WEISS Nathanaël [1896], Bernard Palissy à Sedan d'après quelques documents inédits, 1572-1576, B.S.H.P.F., t. XLV, pp. 506-509.